

Les cahiers du petit David



CAHIER

Appartenant à David Rubimowicz

Adresse. Bodzentyn, ul. Kielecka n°13

Les cahiers
du petit David

La photo reproduite sur la couverture a été prise au Ghetto de
Varsovie, à l'époque où le petit David terminait ses cahiers.

2 NF

Introduction

VINGT années passent. L'écho des plaintes, des cris indignés des martyrs se perd dans l'oubli. La fumée des fours crématoires s'évanouit dans le ciel. Sur les ruines on a reconstruit des maisons, fait reflourir des roses. Vingt années passent. Beaucoup de petits garçons, de petites filles de 1960 ignorent tout de ce passé.

Mais comme la Bouteille à la mer d'Alfred de Vigny, celle qui contient le testament des naufragés, que l'on jette en pleine tempête, qui roule des années sur l'océan et que des mains amicales recueillent — « le fruit tel que de l'âme il sort » — les messages des victimes que l'on pouvait croire à jamais enfouis, anéantis, ressuscitent, arrivent au port.

Ils secouent l'indifférence, rappellent le crime, plus inexpiable encore, lorsqu'il s'agit du génocide d'enfants. Ils sonnent l'alarme aux vivants, font entrer dans l'histoire de jeunes figures inconnues.

Les nazis ont assassiné les corps. Mais les âmes demeurent. Un pathétique et tendre cortège prend place sur le mur des siècles. Hier Anne Frank. Aujourd'hui le petit David.

**

David Rubinowicz, fils du laitier du village de Krajne, dans la région

de Kielce, en Pologne, avait douze ans, lorsque les blindés hitlériens se ruèrent sur son pays, lorsque, dans une invasion qui précéda de huit mois celle qui faillit faire mourir la France, la Pologne en trois semaines fut avalée par l'ogre.

Il avait un peu plus de quatorze ans, quand un train l'emporta, lui et les siens, pour ce voyage dont tant de millions de déportés ne sont jamais revenus.

L'approche de la croix gammée, c'est la mort de la liberté, la mort de la culture, l'anéantissement de l'homme. Et c'est en première cible la torture et l'extermination de celui dans lequel le nazisme voyait son plus mortel ennemi, qu'il fût laitier ou physicien, colporteur ou casquettier, métallurgiste ou poète, octogénaire ou nourrisson : le Juif.

Dans la noble patrie de Minckiewicz et de Chopin, les israélites s'étaient depuis longtemps et solidement implantés. La vie mystique et intellectuelle du ghetto lui-même n'avait pas été sans s'imprégner du génie polonais. Certes trop de ces gouvernements, chez qui le fascisme et l'antisémitisme vont de pair, se montraient encore incompréhensifs à l'égard de ces citoyens loyaux. La condition juive restait précaire. Mais c'était déjà beaucoup de pou-

voir tenir, travailler, tant bien que mal, nourrir son foyer. Israël en Pologne avait l'habitude de vivre dans l'inquiétude et dans l'espoir. Il avait assez de réserves de forces, de foi pour attendre des temps meilleurs.

En septembre 1940 le temps du plus grand malheur commence. Pour la population juive, contributions écrasantes, perquisitions, pillage, arrestations, violences de toutes sortes, fusillades.

La famille Rubinowicz doit évacuer brutalement son village, se concentrer avec de nombreux coreligionnaires des villes et des bourgs de la région de Kielce dans la petite localité de Bodzentyn.

Du 22 mars 1940 au 1^{er} juin 1942, le jeune David Rubinowicz eut l'idée, comme beaucoup d'autres, de consigner ses impressions. Cinq pauvres cahiers d'écolier, écrit Maria Varochowska, une éminente journaliste de la République Populaire de Pologne qui les a révélés, « remplis d'une écriture au début très enfantine, avec le temps dénotant un caractère plus affirmé ». Sur la couverture du cinquième petit cahier, on voit son nom et son adresse en caractères d'imprimerie, reproduits plusieurs fois : L. D. Rubinowicz, Bodzentyn, ul Killecka, n° 13.

Lorsqu'en septembre 1942, « un après-midi ensoleillé où la trompette résonna comme le signal joyeux à l'ouverture de la chasse », les gendarmes ordonnent aux Juifs, à coups de fusil, de se ranger sur la route, lorsqu'ils les entassent dans des wagons qui portent la fausse destination de Malkinia, le petit David a laissé derrière lui ses cahiers dans la mesure de son oncle où sa famille et lui ont vécu plusieurs mois. De cette mesure démolie en 1949 il ne reste plus rien. Une maison neuve se dresse à sa place.

Mais les cahiers, rangés entre de vieux meubles dans le grenier, puis jetés dans la poubelle, en furent retirés. Un miraculeux repêchage leur a permis d'aborder au port.

Comme ces documents déterrés du ghetto de Varsovie qui nous éclairent sur la glorieuse insurrection, comme ceux de l'ancien ghetto de Vilna, comme le journal de cet étudiant juif de Lodz, mort d'épuisement à 18 ans, comme le journal d'Anne Frank découvert dans le grenier d'Amsterdam, par les soins attentifs, fervents de M. Artemusz Wolczyk et de son épouse Hélène, grâce à Maria Varochowska qui publia et préfaça les cahiers dans la revue littéraire polonaise « Tworoczosc », témoigne à jamais la voix du petit David.

..

Un enfant juif pareil à tant d'autres et peut-être moins éperdument rêveur que d'habitude on l'imagine. Simple, dépouillé, campagnard, sans cette fleur de rêve de sa sœur aînée, Anne Frank. Rien de l'enfant gâté, rien de l'enfance heureuse.

Le garçon de douze ans note chaque semaine, plus ou moins longuement, le fait essentiel. Une nouvelle souffrance, un nouvel interdit (après le train la charrette), avec un bref commentaire.

Parfois l'enfance reprend ses droits. Quel plaisir d'apprendre à monter à bicyclette ou de partir avec des copains ramasser des myrtilles dans la forêt, malgré les piqûres des moustiques et des taons !

Le 12 août 1940, David se désespère : « Quand je pense que j'allais à l'école j'ai envie de pleurer. Et quand je pense aux guerres qui se déroulent dans le monde, au nombre d'hommes qui tombent chaque jour sous les balles, les gaz, les

bombes, qui meurent par les épидémies et les autres ennemis des hommes, je perds tout courage ».

Le plus souvent le petit paysan consigne les livraisons de pommes de terre, les réquisitions, enregistre les rigueurs de la saison, la mort de la vache abattue par la foudre, il s'inquiète des prix qui montent, des gens qui doivent se nourrir des épluchures ou qui meurent de faim. Il tremble quand papa doit se rendre à la gendarmerie.

Le 22 juin 1941 il apprend que la Russie soviétique entre en guerre avec l'Allemagne. Le 15 septembre, jour de fête juive, on se rend à Gorno pour les prières ; mais les Allemands les interrompent.

Corvées, fouilles, interdits toujours. Défense de sortir du quartier juif sous peine de mort. Cinq juifs sont fusillés par les gendarmes ; ils ont été dénoncés pour avoir caché des fourrures.

Mars 1942 marque pour les Rubinowicz l'expulsion de leur village. Ils gèrent des effets, chez les voisins, tentent de vendre des meubles, sans trouver d'acheteurs. Avant de partir, David démolit l'appentis de l'étable, de quoi brûler du bois pour plusieurs jours.

Amendes écrasantes, insultes qui n'arrêtent pas, un garçon est condamné à courir après un traîneau et achevé à coups de feu. Le maire, en venant voir papa Rubinowicz qui lui offre la vodka, déclare qu'il faut fusiller tous les Juifs. On les accuse de mélanger l'eau sale au lait, d'introduire du rat dans la viande de boucherie. On coupe leur barbe ; on vole leur dernier poulet, leur dernière bouteille d'eau de vie. « A présent les plus pauvres mourront de faim », observe le petit David. Notre situation empire chaque jour : un homme arrêté, en dénoncé dix autres et toujours plus de pauvres trouvent la mort ».

Dans sa détresse le garçon demeure objectif, équitable. Quand les gendarmes sont polis — il y a même un gendarme allemand qu'il juge très bon — il n'hésite pas à l'écrire. Mais la pitié ne se promène guère dans les rues de Bodzentyn : « Dieu nous garde, ce que ces bêtes sauvages font souffrir les hommes ! ».

Le 1^{er} mai le père se met en colère parce que David n'a pas rangé le bois. Il le frappe avec la boucle de sa ceinture. « Si on n'était pas en guerre, je serais depuis longtemps en apprentissage, mais il ne me reste que de souffrir... Papa ne m'aime pas, bien qu'il ne me refuse rien, quand il y a de quoi ».

Mais lorsque papa se trouve pris dans la dernière rafle, David sanglote, se repent de son jugement trop hâtif. Il faut alors vendre les derniers vêtements pour envoyer des colis au père à son centre de travail forcé. Cependant Rubinowicz tente de rassurer les siens, assure qu'il est en bonne santé, que le travail n'est pas trop pénible. Il recommande : « Chers enfants, obéissez à maman ».

Les semaines passent. On désespère. Et soudain le 1^{er} juin 1942, le jour où s'arrête le dernier cahier, David écrit : « Jour de joie ». Le bruit d'une auto, une chanson, des bras, des casquettes qui s'agitent. Et voici le père qui descend... Ce même jour deux juives, une mère et la fille, sont fusillées dans la forêt.

C'est quelques mois plus tard à l'automne que le petit David allait partir vers la mort.

..

Un cahier comme celui-là n'a pas besoin de longue introduction. Il aura vite fait de trouver le chemin de vos cœurs.

Le petit David, c'est un petit juif

parmi des centaines de milliers d'enfants juifs, l'un des moins romanesques, des moins mystiques peut-être, mais qui porte comme une cuirasse la patience, le courage, la volonté de vivre de ses pères. Un petit juif simple et pauvre d'une famille humaine de justes où les « derniers des justes » se renouvellent tous les jours.

Un enfant parmi des millions d'autres enfants.

Ses Cahiers, dont le traducteur a eu raison de respecter l'absolu dépouillement, composent par leur sobriété même un témoignage accablant.

C'est bien au Mouvement contre le Racisme et l'Antisémitisme et

pour la Paix qu'il appartenait de le présenter, de le répandre.

Son action est l'hommage le plus efficace à la mémoire de l'adolescent de Bodzentyn.

Nous sommes les gardiens de celle-ci, de la mémoire de ses frères et de ses sœurs assassinés. Nous devons être les militants de celle-là.

A nous de faire en sorte que la barbarie des hommes ne donne jamais plus à d'autres petits David, quels que soient leur prénom, leur couleur, leur origine, l'occasion de vivre un pareil drame, d'écrire de pareils cahiers.

Pierre PARAF

1940

21 mars. — Le matin de bonne heure, je marchais dans le village où nous habitons. J'ai vu le loin une affiche sur le mur du magasin ; je suis allé vite la lire. On y disait que les Juifs ne se déplaceraient plus en charrette (les trains leur étaient interdits depuis longtemps).

4 avril. — Je me suis levé plus tôt, je devais me rendre à Kielce. Je suis sorti après le petit déjeuner. J'étais triste de suivre tout seul les sentiers à travers champs. Je suis entré dans Kielce après un trajet de quatre heures. Arrivé chez mon oncle, je les vis tous attristés et j'appris qu'on expulsait les Juifs de certaines rues. Je fus attristé moi aussi. Le soir, je suis allé régler des affaires.

5 avril. — Je n'ai pas dormi de la nuit, des pensées étranges me couraient dans la tête. Je suis reparti après le petit déjeuner.

12 avril. — Papa m'a permis d'apprendre à monter à bicyclette. Je suis allé chez un garçon qui a une bicyclette pour qu'il m'apprenne à monter. Il a accepté.

20 avril. — J'ai monté à bicyclette aujourd'hui. Je sais déjà me mettre en selle. Le garçon n'a pas voulu m'en apprendre davantage.

14 mai. — Voici quinze jours que la pluie tombe et tombe. Je n'ai rien à noter dans mon journal.

28 mai. — Pour la première fois de ma vie je suis allé avec mon frère ramasser des champignons dans la forêt, bien que nous ne connaissions pas le chemin. Bien que nous cherchions des champignons pour la première fois, nous avons trouvé quelques mousserons. Des champignons, il n'y en a pas encore.

9 juin. — Aujourd'hui il y a eu les manœuvres de l'armée allemande. Toute la troupe s'est disséminée à travers champs ; ils ont monté des mitrailleuses et ils tiraient les uns sur les autres.

18 juin. — La police à la recherche d'effets militaires a perquisitionné chez nous. Les agents m'ont interrogé pour savoir où ceux-ci se trouvaient et j'ai toujours répondu qu'il n'y en avait pas. Ils n'ont rien trouvé et ils sont repartis.

30 juin. — Je me sens faible, j'ai un peu de fièvre. Maman m'a dit de me coucher, je n'ai pas voulu, puis je me suis couché. J'ai la grippe. Je n'ai pas d'appétit, je mange seulement un peu de bouillie.

7 juillet. — Je suis malade depuis huit jours. Aujourd'hui je me sens mieux. Je me suis assis à la fenêtre et j'ai regardé les champs tout verts. Il me plaît de les regarder, j'ai passé toute une semaine sans regarder par la fenêtre.

11 juillet. — Je suis rétabli. Je suis sorti, le soleil brillait et il faisait chaud. J'ai passé toute la journée dehors. Je ne voulais pas rester à la maison.

16 juillet. — Chaque jour je deviens plus gai, après cette maladie. Combien les journées sont gaies et ensoleillées.

5 août. — Hier, le garde-champêtre de la commune est venu chez le maire disant que tous les Juifs et leurs familles doivent aller se faire inscrire à la mairie. Nous y étions à 7 heures. Nous y sommes restés plusieurs heures. Les grandes personnes ont élu le Conseil Juif des Anciens. Puis nous sommes rentrés à la maison.

12 août. — Depuis la guerre j'apprends tout seul à la maison. Quand je pense que j'allais à l'école, j'ai envie de pleurer. Maintenant je dois être seul, n'aller nulle part. Et quand je pense aux guerres qui se déroulent dans le monde, au nombre d'hommes qui tombent chaque jour sous les balles, les gaz, les bombes, qui meurent par les épidémies et par les autres ennemis des hommes, je perds tout courage.

18 août. — La Croix Rouge Juive a transporté quelques malades de Bodzentyn à l'hôpital de Kielce (ce sont des malades contagieux).

1^{er} septembre. — Premier anniversaire de la déclaration de guerre. Je pense à ce que nous avons vécu pendant ce court laps de temps, combien nous avons déjà souffert. Avant la guerre chacun avait ses occupations, personne n'était au chômage. Et dans cette guerre il y a 90 % de sans travail et 10 % seulement qui ont des occupations. Nous avons eu une crémérie et aujourd'hui nous sommes tout à fait sans travail. Comme il y a quelques réserves d'avant la guerre, on y puise, mais quand elles seront épuisées on ne sait pas ce que nous ferons.

13 décembre. — Le maire a dit à papa que nous devrions quitter le logement parce qu'il va y déposer les pommes de terre contingentées. Papa a eu beaucoup de mal à le persuader de faire déposer les pommes de terre dans notre ancienne crémérie.

14 décembre. — On a commencé à livrer les pommes de terre. Aujourd'hui près de 20 quintaux ont été livrés.

16 décembre. — Les agriculteurs ont livré les pommes de terre pendant toute la journée.

28 décembre. — L'hiver ne fait que commencer et la bourrasque dure depuis plusieurs jours. On ne peut pas sortir, tant le froid pique le visage et les mains.

1941

21 mars. — Les autres années, les travaux des champs commencent à cette époque. Mais aujourd'hui, il fait aussi froid que si nous étions en janvier et non en mars. Le froid est grand et il y a des bourrasques de neige.

24 mars. — Le temps est plus doux aujourd'hui. Des troupes allemandes sont passées. La cavalerie était la plus nombreuse. Je regardais par la fenêtre les troupes en marche. Ces convois, cette cavalerie qui avançaient toujours me donnaient le vertige. Il y avait aussi de l'artillerie lourde. J'étais content de voir les soldats ; il est rare qu'il en passe par ici.

1^{er} avril. — Ce matin, vers les 10 heures, un Juif est arrivé de Kielce ; il a dit qu'à partir d'aujourd'hui il y aura un quartier juif dans la ville. Cette pénible nouvelle m'a fait une impression si profonde que, de toute la journée, je ne savais pas où j'en étais. Des Juifs, qui ont des parents en dehors de ce quartier, ont quitté Kielce le jour même et se sont rendus dans leurs familles. Presque tous nos parents se trouvent à Kielce. Que vont-ils faire désormais ? Les prix vont monter aussi fort que dans les autres villes où il y a des quartiers juifs. Mon oncle est arrivé de Kielce pour prendre conseil sur ce qu'il leur fallait faire, Papa lui a dit de venir s'installer chez nous. Il fera ce que nous ferons. Il est allé retenir une charrette pour demain.

2 avril. — De bon matin, l'oncle s'est rendu à Kielce pour chercher ses affaires. Des charrettes bourrées d'effets ont passé et passé toute la journée. Ceux qui s'y trouvaient étaient en larmes et découragés. L'oncle devait arriver vers les 3 heures de l'après-midi. Le soir était tombé et il n'était toujours pas là. Nous ne savions que penser de ce qui a pu se produire là-bas. Nous l'avions attendu toute la soirée, il est arrivé à 2 heures de la nuit seulement.

3 avril. — Beaucoup de charrettes sont arrivées encore aujourd'hui. Ce soir, alors que nous parlions avec l'oncle, un autre oncle est arrivé. Je me suis demandé comment ils trouveront à se loger chez nous.

4 avril. — L'oncle qui est arrivé hier soir s'est rendu aujourd'hui à Bezkowo ; il est tailleur et il a travaillé là-bas.

5 avril. — Nous avons appris que l'oncle, lorsqu'il est arrivé à Bezkowo, a changé d'idée et il est retourné au quartier. Nous en avons eu un grand désagrément, car nous étions persuadés qu'il n'aurait rien à manger. Il pouvait subsister tant qu'il travaillait. A présent, il y a un grand nombre d'hommes comme lui. Le délai pour déménager allait du 1^{er} au 5 avril à midi.

23 avril. — Un garçon qui avait quitté le quartier est venu nous voir. Il dit que 2 kg. de pain noir coûtent 11 zlotys, 1 kg. de pommes de terre 1 zl. 50. J'ai pensé que beaucoup de gens meurent de faim, et combien se nourrissent d'épluchures et d'autres choses qui provoquent des maladies. Cette nourriture donne des maladies dont meurent des centaines de personnes.

14 mai. — Nous sommes déjà à la mi-mai et les travaux de printemps n'ont pas encore commencé. Les prix montent tous les jours : il n'y a pas longtemps le prix du pain était de 5 zlotys et voici qu'il en coûte dix maintenant. Tout devient si cher qu'on ne peut rien se procurer avec de l'argent. Ce sera une seconde guerre.

25 mai. — Il fait doux depuis une semaine. Les travaux des champs sont sur le point de se terminer. Mais les articles alimentaires sont terriblement chers. Des centaines de personnes meurent de faim, et il y en a des milliers qui n'ont pas de quoi se procurer un seul repas. Chaque jour on reçoit des lettres demandant qu'on achète de la nourriture pour l'un ou pour l'autre ; mais nous n'arrivons pas à en acheter pour nous-mêmes.

12 juin. — La gendarmerie est venue aujourd'hui chez un riche fermier pour perquisitionner ; quelqu'un l'a dénoncé. On lui a pris 2 quintaux de blé, 1 quintal et demi de seigle, 5 quintaux de pommes de terre et 2 quintaux d'avoine. Il a été obligé de livrer tout cela à Bieliny. Lui-même a été mis en prison pour avoir vendu le blé trop cher.

13 juin. — La gendarmerie a été aujourd'hui chez des fermiers riches pour perquisitionner.

14 juin. — Après le déjeuner, j'étais assis à table, lorsque je vis que la carriole de la gendarmerie, s'est arrêtée devant la maison ; ils sont entrés pour perquisitionner. Après avoir regardé dans tous les coins, ils ont dit que papa aille les voir le 16. Nous ne savons pas du tout ce qu'ils cherchaient.

16 juin. — Papa s'est rendu le matin à la gendarmerie ; maman l'accompagnait. Nous étions très tristes quand ils sont partis ; j'ai regardé pendant plusieurs heures par la fenêtre et je pensais qu'ils allaient revenir. Mais voilà que les heures passent et on ne les voit toujours pas. Je me demandais s'ils étaient arrêtés ou si les gendarmes étaient absents. Je ne savais plus ce qu'il fallait en penser. J'ai pris mes galoches et je suis allé chez le cordonnier pour qu'il y fixe des lanières. Pendant que j'y étais en attendant les galoches, un garçon est arrivé de Bieliny. Il est entré chez le cordonnier car il ne savait pas où nous logions. Il a dit que l'oncle devait aller à la gendarmerie et qu'il fallait qu'il dise à qui appartenait le blé car papa était arrêté. D'un seul trait, nous avons couru à la maison avec cette triste nouvelle. L'oncle s'est rendu tout de suite à la gendarmerie,

la tante l'accompagnait. Nous, les enfants, nous sommes restés seuls avec la grand-mère. Nous n'avons pas soupé ; je me suis couché vers minuit.

17 juin. — Zelman, celui qui habite rue Poludmowa, est venu nous voir. Nous étions curieux de savoir pour quelle raison. Il a dit que quelqu'un est venu de Bieliny à bicyclette et a dit de cacher le bon linge et les vêtements car la gendarmerie doit venir encore une fois. Nous avons rangé en sa présence ce qu'il y avait de mieux. Je suis sorti à plusieurs reprises pour voir si les gendarmes arrivaient, mais on ne les voyait pas. Une terrible panique régnait dans le village, comme si des bandits allaient nous attaquer. Tout d'un coup ils sont arrivés ; ils ont perquisitionné chez un fermier et ils sont repartis. Quand ils ont été tout près de chez nous, je pensais que mon cœur allait éclater tant il battait fort. Mais grâce à Dieu ils ne sont pas venus chez nous, bien qu'ils aient dû le faire. Je disais qu'ils viendraient sur le chemin du retour. Nous étions si effrayés que nous ne savions ce que nous faisons. Les gendarmes ne sont pas venus non plus sur le chemin du retour. Je les ai suivis pour voir où ils entraient. Ils entraient chez ceux où ils avaient été le matin. Je ne peux pas dire s'ils ont réquisitionné quelque chose car je n'en sais rien. Je me suis rendu aussitôt chez notre cousin pour qu'il aille à Bieliny et qu'il porte de quoi manger aux parents car ils n'en avaient pas emporté assez pour un aussi long temps. Quelques instants plus tard je lui ai remis un paquet et il est parti tout de suite à bicyclette. De retour à la maison, j'ai mangé un peu, mon frère a sorti la vache ; il ne pouvait rien manger. Puis je suis allé chercher mon frère pour qu'il aille manger. Pendant que je gardais la vache dans le pré, ma sœur est venue me dire que tout le monde était de retour. J'ai eu une grande joie quand elle me l'a dit. Notre cousin était de retour, il a rencontré nos parents sur la route. J'ai couru à la maison pour voir s'ils y étaient. Ils furent de retour une demi-heure plus tard. On peut imaginer la joie qui régnait à la maison lorsque nous nous sommes revus. Papa a raconté comment ça s'est passé au dépôt et qui leur a donné à manger ; enfin il nous a raconté tout en détail.

18 juin. — J'ai oublié de noter hier que lorsque Zelman est venu, il nous a dit que tout le monde était arrêté ; grâce à Dieu, ils sont de retour. Après la journée d'hier, je me sens comme encouragé. Pendant ces quelques jours, j'ai perdu tant de forces que je ne sais pas si elles me reviendront avant trois mois.

20 juin. — Nous nous sommes rendus dans la forêt pour ramasser du bois. On y était bien ; j'ai trouvé trois champignons. Chacun de nous a ramassé un fagot.

22 juin. — Il faisait nuit quand papa nous a réveillés pour écouter : un grondement terrible se faisait entendre au nord-est. Le grondement était tel que la terre en tremblait. Ce fracas s'est fait entendre durant toute la journée. Dans la soirée, des Juifs qui venaient de Kielce ont dit que la Russie Soviétique a déclaré la guerre à l'Allemagne. J'ai compris alors le fracas entendu dans la journée.

24 juin. — Au beau milieu d'une conversation nous avons entendu le ronflement terrible des avions. Quelques minutes plus tard nous apprenions que les casernes de Bukowka avaient été bombardées par ces avions. Je

n'ai pas peur malgré le terrible fracas des bombes. Notre tante était très effrayée.

26 juin. — Les grondements continuent à se faire entendre ; parfois ils sont plus forts. Il n'a pas plu depuis quinze jours ; s'il en est encore ainsi pendant deux jours tout sera brûlé. Il fait très sec, on ne peut marcher sur la route tellement le sable est chaud et étouffant.

29 juin. — On n'entend plus les coups de feu, seulement de temps en temps un grondement. Un nuage vient du nord qui doit apporter la pluie. La pluie dont sont assoiffés les hommes et toutes les plantes vivantes. Le nuage a crevé et la pluie tant souhaitée est tombée. Elle est tombée pendant plus d'une heure mais ce n'est pas suffisant pour une terre si assoiffée.

3 juillet. — J'avais convenu avec un garçon d'aller dans la forêt ramasser du bois. Nous y sommes allés après le déjeuner. Pendant que nous ramassions le bois nous aperçûmes un renard. Nous en eûmes peur, mais lui a eu peur de nous et il s'est sauvé. Nous avons continué de ramasser du bois.

10 juillet. — Les temps sont très durs. Chaque heure est difficile à vivre. Nous avons toujours eu quelques provisions, au moins pour un mois ; à présent il est difficile d'acheter de la nourriture pour la journée. Il ne se passe pas de jour que quelqu'un ne vienne mendier ; on ne veut rien d'autre que manger. Et c'est le plus difficile maintenant.

11 juillet. — Des garçons qui se rendaient dans la forêt pour ramasser des myrtilles nous ont appelés. C'est la première fois que nous allons cet été dans la forêt. Arrivés dans les bois, nous nous sommes mis à ramasser les myrtilles. Il est bon de ramasser les myrtilles mais les moustiques et les taons piquent. Nous avons rempli les ustensiles et nous sommes rentrés à la maison. Nous avons ramassé cinq litres de myrtilles pour commencer.

14 juillet. — Deux voitures de la gendarmerie allemande de Kielce sont passées aujourd'hui. Nous nous disions qu'ils se rendaient à Bodzentyn pour y perquisitionner. A peine étaient-ils passés que l'oncle est arrivé, mais il ne savait rien car ils l'ont dépassé sur la route. L'oncle a dit que lorsque son fils sera de retour, il viendra nous dire dans la soirée où ils sont allés. Il est venu dans l'après-midi et il a dit qu'ils se sont rendus dans un village du côté de Bodzentyn où les paysans n'ont pas livré le contingent de viande. Un grand nombre de vaches a été emmené.

16 juillet. — Nous avons eu aujourd'hui une jolie aventure dans la forêt. Le matin nous sommes allés dans les bois pour ramasser des myrtilles. Nous en avons ramassé pas mal ; nous avons rempli à moitié les ustensiles, quand d'un seul coup le brouillard est tombé sur la forêt, et puis la pluie. Nous avons couru à la maison. Le temps de sortir du bois, nous étions tout trempés. Nous avons changé de vêtements à la maison.

3 septembre. — Le commissaire est venu aujourd'hui pour que nous allions à la corvée.

4 septembre. — Je suis allé à 8 heures au travail. Je n'étais pas seul, quelques garçons y sont allés aussi. Lorsque nous sommes arrivés, le portier nous a donné l'ordre à moi et à un autre garçon de passer les briques

au maçon. Le travail n'était pas pénible mais je m'ennuyais. Au moment où nous allions partir, le secrétaire nous a dit de revenir le 7 au travail.

7 septembre. — Aujourd'hui nous nous sommes rendus de nouveau au travail. Il y avait un assez grand nombre de personnes. Plusieurs sont allées lessiver et passer à la chaux la prison de la mairie ; j'y suis allé aussi. Comme nous étions nombreux, on a fini le travail et nous sommes rentrés de bonne heure.

15 septembre. — Le matin de bonne heure nous nous sommes rendus à Gorno pour faire nos prières ; c'est jour de fête. Arrivés à Gorno, on nous a dit que les Allemands étaient dans le village. Un instant après ils sont venus et on dit que les adultes devaient se rendre au travail. Quelques hommes ont sauté par-dessus la clôture, l'un d'eux s'est caché dans un grenier. Lorsque les Allemands sont sortis, une femme a dit que des hommes s'étaient cachés. Mon oncle, voyant qu'ils étaient partis, est rentré à la maison. Quand il est rentré, j'ai vu que les Allemands revenaient, j'ai dit à l'oncle de changer de veston et de casquette, car ils l'avaient vu s'enfuir. Les Allemands, quand ils sont revenus, ne l'ont pas reconnu ; ils ont demandé où étaient les autres. Ils les ont cherchés mais n'ont trouvé personne. Ils n'ont rien dit à papa, car il est libéré des corvées. N'ayant trouvé personne, ils ont dit que chacun rentre chez soi et qu'il n'y aurait pas de prières. Sur le chemin du retour, des gens nous ont dit que les gendarmes perquisitionnent à Krajno pour récupérer le contingent de bétail. Ils emmenaient les vaches et les fermiers qui n'avaient pas fourni le contingent.

16 septembre. — Il fait beau dès le matin. Après le déjeuner nous nous sommes rendus dans la forêt pour ramasser du bois. Tout en cherchant du bois, j'ai trouvé une mitrailleuse. J'en ai ressenti une telle émotion que mes jambes tremblaient.

21 septembre. — Un gendarme de Bieliny qui se rendait en moto à Bodzentyn, roulait si vite que sa moto est tombée en panne. Il n'avait pas d'endroit où la laisser ; il l'a donc mise dans notre entrée. Comme des Juifs allaient à Bodzentyn, il leur a fait montrer leurs papiers et il a sérieusement frappé l'un d'eux. Il leur a donné l'ordre de faire envoyer un mécanicien. Le mécanicien est arrivé à 8 heures du soir, en moto, et il s'est mis au travail. Je le regardais travailler avec curiosité. A minuit ils avaient fini (les mécaniciens étaient deux) et ils sont rentrés en moto à Bodzentyn pour terminer leur travail et le livrer le lendemain à Bieliny.

7 octobre. — La police a trouvé la semaine dernière chez deux fermiers des cochons tués. La viande a été expédiée à la gendarmerie. Les fermiers ont reçu l'ordre de se présenter au poste de police. L'un y est allé, l'autre pas. La police est venue le chercher. Il était en train de s'habiller lorsqu'ils sont entrés dans sa maison. Lui, à leur vue, il s'est enfui. La police l'a pourchassé, mais voyant qu'il allait s'échapper, un policier a tiré sur lui et l'a touché au sein droit. Il n'a pas été tué. La police a téléphoné tout de suite à Kielce pour un taxi. Quelques minutes plus tard le taxi était là et le fermier était transporté à l'hôpital. Au téléphone, le policier s'arrachait les cheveux tant il regrettait son geste.

12 octobre. — Pour commencer, la pluie est tombée le matin ; à l'instant

d'après, elle s'est transformée en flocons de neige. Puis ce fut une telle bourrasque qu'il était impossible de sortir. Vers midi, il a gelé et ce fut l'hiver. La journée est semblable à un 12 janvier et non à octobre.

13 octobre. — Le matin de bonne heure, le gendarme allait en moto à Bodzentyn. En route, il s'est arrêté chez nous pour se réchauffer. Il a dit à la maison que les Juifs de Krajno devaient lui acheter deux peaux de mouton pour faire une pelisse. Sur le chemin de retour, il est rentré au magasin et a appelé maman pour qu'elle lui serve d'interprète. Quand maman a quitté le magasin, le gendarme lui a donné un quart d'eau-de-vie.

1^{er} novembre. — Aujourd'hui des annonces ont été affichées à Kielce, disant que quiconque entrerait ou sortirait du « Quartier Juif » ce serait sous peine de mort. Jusqu'à présent, on pouvait entrer au quartier et en sortir. Cette nouvelle m'a profondément attristé et non seulement moi mais chaque Israélite qui l'a entendue. Ces annonces étaient affichées non seulement à Kielce mais dans toutes les villes du Gouvernement Général (c'est ainsi que s'appelle une partie de l'ancienne Pologne).

28 novembre. — Le facteur est arrivé après-midi et il a apporté un ordre de perception d'amende de 150 zlotys. C'était parce que le 2 septembre notre voisin, un Juif, est venu moudre du blé chez nous. Le maire est venu aussitôt avec le secrétaire de mairie, ils ont brisé la meule et ont dressé un procès-verbal déclarant que le voisin était du quartier juif. Et c'est aujourd'hui qu'il fallait payer l'amende.

5 décembre. — Aujourd'hui le maire et l'huissier parcourent le village. Ils sont entrés chez nous. Le maire m'a envoyé faire une commission chez un maire du voisinage. Sur le chemin du retour j'ai rencontré ma sœur qui courait. Je lui ai demandé où elle se rendait ; elle m'a répondu que c'était pour emprunter de l'argent car il a fallu payer un impôt de 154 zl. en retard. A la maison, le maire se disputait avec papa ; il voulait dresser un procès-verbal déclarant que nous cachions des Juifs du quartier, ce qui n'est pas vrai. Puis ils ont cessé de se disputer et ils étaient de nouveau de bonne humeur.

6 décembre. — Tard dans la soirée est venu le fils du cordonnier disant que la police, le maire et le comité du contingent étaient chez eux et exigeaient 150 zlotys, sinon le cordonnier serait arrêté. Il demandait que papa rende les 100 zlotys qu'il avait empruntés. Papa est allé aussitôt chez eux et a demandé à la police que le propriétaire de la somme attende jusqu'à mardi. Ils sont tombés d'accord et papa apportera l'argent.

12 décembre. — Hier après-midi je suis allé à Bodzentyn pour me faire plomber les dents et j'avais l'intention d'y passer la nuit. Le matin de bonne heure, la gendarmerie est arrivée. Ils ont rencontré sur la route un Juif qui sortait de la ville et ils l'ont abattu sur place sans raison aucune ; puis un peu plus loin, ils ont abattu une Juive également sans raison. Ainsi il y a eu deux victimes sans raison. J'avais bien peur sur le chemin du retour de les rencontrer, mais je n'ai rencontré personne.

3 décembre. — Aujourd'hui la gendarmerie est de nouveau arrivée à Bodzentyn. Le fermier qui les accompagnait était de Krajno. A son retour, il a raconté qu'ils avaient fait une nouvelle victime. Nous nous sommes

attristés. Cette nouvelle nous a frappés beaucoup, parce que jusqu'à présent il n'y a pas eu de tel fait.

21 décembre. — Aujourd'hui je suis allé à Bodzentyn terminer le plombage des dents. Le dentiste a fini aujourd'hui. Rentré à la maison je n'y ai pas trouvé papa ; il est allé à Kielce chercher la farine contingentée destinée aux Juifs de la commune. Papa est rentré dans la nuit mais sans farine. Le cheval était fourbu et papa a laissé la farine chez un fermier, à 3 km. de chez nous. Il l'apportera demain.

23 décembre. — Papa a loué une charrette et a rapporté la farine. J'ai dressé une liste et nous avons commencé à distribuer la farine.

26 décembre. — Papa s'habillait justement lorsqu'un garçon est venu le chercher pour qu'il aille au magasin parce que le gendarme l'appelait on ne sait pas pourquoi. Papa a fini de s'habiller et il est allé au magasin. Nous étions très effrayés car nous ne savions pas pour quelle raison on l'appelait. Dans le temps présent on peut être arrêté pour n'importe quoi. Quelques minutes plus tard papa est rentré, il a dit que cinq Juifs devaient se rendre au magasin, mais il n'a pas dit pour quoi faire. Je suis allé les informer. Quand je suis allé chez eux, ils étaient intéressés de savoir pourquoi le gendarme les appelait. Ils m'ont suivi. Chemin faisant nous avons rencontré papa et il leur a dit de rentrer chez eux. Une ordonnance est rendue pour que les Juifs remettent toutes les fourrures, même les plus petits morceaux. Les cinq Juifs étaient responsables de ceux qui n'auraient rien remis. Celui chez qui on trouverait des fourrures serait condamné à mort, tant l'ordonnance était rigoureuse. Le gendarme a indiqué qu'à 4 heures de l'après-midi toutes les fourrures devaient être remises. Peu après, les Juifs apportaient des manteaux de fourrures et de petits bouts. Maman a aussitôt décousu les fourrures et les cols des trois pardessus. A 4 heures, le gendarme se présentait pour prendre les fourrures. Il a donné l'ordre à l'agent de police polonais de dresser la liste des fourrures remises par les Juifs. Puis nous les avons mises dans deux sacs et deux Juifs les ont portées chez un fermier qui devait les transporter à Bieliny au poste de police. Nous avons entendu parler hier de cette ordonnance, car papa était à Kielce et il nous a dit que cette ordonnance y a été rendue avant-hier.

28 décembre. — J'ai été réveillé par des coups frappés à la fenêtre. Je me suis habillé et je suis allé ouvrir. C'étaient deux Juifs de Bodzentyn qui se rendaient à Kielce et ils demandaient à se réchauffer. J'ai demandé quelles étaient les nouvelles et ils m'ont répondu qu'il y avait deux autres victimes qui ont été abattues à Noël sans aucune raison. Il ne se passe pas de jour sans quelque mauvaise nouvelle. Ils ont dit encore qu'à Daleszyce il s'était passé aussi quelque chose, mais ils ne savaient pas quoi. Dans l'après-midi, est arrivé de Daleszyce le secrétaire du Conseil des Juifs ; il a dit que cinq Juifs ont été abattus par un gendarme. Quelqu'un les avait dénoncés pour avoir caché des fourrures. Le gendarme a ordonné de les enterrer dans une fosse creusée dans leur cour. C'étaient un père, trois fils et une fille. A Kielce, il y a plusieurs victimes chaque jour pour sortie du quartier juif. C'est dans de telles terribles et dures conditions que passent les jours et les semaines pleins d'appréhension et de terreur.

29 décembre. — Je suis allé avec mon frère chez un voisin pour moudre

un peu de blé. Pendant que nous y étions un paysan est venu et a dit qu'on contrôle le bétail dans le village, car le mois dernier une liste de bétail a été dressée et aujourd'hui, quand on trouve chez quelqu'un du bétail en plus, on le destine au contingent, et si la bête inscrite est vendue on dresse un procès-verbal. Comme nous étions persuadés que notre vache n'était pas inscrite, nous l'avions vendue. Le contrôle est venu, parce que la vache avait été inscrite. Comme ils ne l'ont pas trouvée, ils se sont mis à crier où est la vache, on n'avait pas le droit de la vendre. Papa se justifiait disant qu'il ne savait pas, et ceci et cela, mais rien n'y a fait et ils voulaient dresser un procès-verbal. En fin d'après-midi, le maire m'a envoyé chercher du sucre et je lui ai porté aussitôt. Dans la soirée, le maire est venu voir papa ; il l'a appelé parce que les contrôleurs l'appelaient. Quand papa est sorti, ils l'ont fait monter dans le traîneau et ils sont partis. Nous ne savions pas où on l'emmenait et pour quelle raison. Maman est sortie, mais ils étaient déjà loin. Maman et mon frère ont couru après le traîneau mais ils ne pouvaient pas le rejoindre. Nous avions peur mais nous n'y pouvions rien. Je sortais à chaque instant pour voir si personne ne venait, mais il n'y avait personne. Tout d'un coup, j'ai vu mon frère ; il m'a dit que papa arrivait ; chemin faisant, le maire lui avait dit de rentrer, mais les contrôleurs s'y opposaient. Enfin, ils lui ont dit de s'en aller après lui avoir administré quelques coups de bâton. Après le souper, le maire est revenu disant à papa de se rendre chez un fermier, les contrôleurs devaient s'y trouver. Ce n'est pas papa qui y est allé mais maman. Elle n'a rien pu arranger ; ils ont dit de revenir le lendemain matin.

30 décembre. — Maman y allée le matin de bonne heure et elle a tout arrangé. Elle les a priés de ne pas dresser de procès-verbal et de ne pas appliquer d'amende... Les contrôleurs sont allés hier soir chez d'autres Juifs et ont pris à chacun une vache pour le contingent, qu'ils devaient livrer à l'abattoir de Kielce.

1942

8 janvier. — J'ai appris dans l'après-midi qu'il y eut deux nouvelles victimes parmi les Juifs de Bodzentyn. L'un a été tué sur le coup, l'autre blessé. Celui-ci fut arrêté et conduit au poste de Bieliny ; là, il fut achevé.

11 janvier. — Une bourrasque de neige souffle depuis le matin et il fait très froid, presque 20°. Pendant que je regardais le vent souffler dans les champs, j'ai vu le garde-champêtre coller une affiche. Je suis allé voir s'il y avait du nouveau. Il n'y avait rien, mais le garde-champêtre a dit qu'il a porté au maire des affiches annonçant que tous les Juifs habitant les campagnes allaient être expulsés. Lorsque je l'ai dit à la maison, nous en fûmes tous frappés. On va nous expulser par ce froid et pour aller où ? Voici notre tour de souffrir de dures tortures et Dieu sait pendant combien de temps.

12 janvier. — Je suis allé le matin balayer la neige. Lorsque je suis rentré pour me réchauffer, l'adjoint au maire est arrivé ; il a dit qu'il a lu chez le maire un avis disant que les Juifs seront expulsés et qu'ils ne seront autorisés à emporter que ce qu'ils auront sur eux. Nous étions si déconcertés par cette nouvelle que nous ne savions ce que nous faisons. Quand papa fut rentré, nous avons emballé quelques affaires, de celles qui sont le moins nécessaires et nous les avons portées chez des voisins ; si on est expulsé sur le champ, ces effets ne seront pas au moins dans la maison. Papa voulait vendre l'armoire et d'autres meubles mais il n'y avait pas d'acheteurs. Les acheteurs se présentaient mais ils voulaient acheter l'armoire pour moitié prix et papa a dit qu'il la laissera plutôt que de la vendre pour un si bas prix. Quand nous nous fûmes un peu calmés, nous avons commencé à faire des plans pour savoir qui se chargera et de quel paquet, quel linge nous mettrons sur nous et quel autre sera emballé. L'affiche n'indiquait pas où nous allions être envoyés ni quand, mais seulement que nous serions expulsés et rien d'autre : un fermier est venu dans la soirée, il voulait acheter l'armoire, mais il en offrait 250 zlotys, il ne l'a pas eue, car une armoire doit valoir maintenant 500 zlotys au moins.

13 janvier. — Papa s'est rendu à Kielce pour s'informer sur l'expulsion ; quand et où serons-nous envoyés ? Nous attendions papa avec impatience ; peut-être rapportera-t-il quelque bonne nouvelle. A son retour, il ne dit rien de positif ; il dit seulement qu'une réunion des Conseils des Juifs des Anciens du district de Kielce s'est tenue ce même jour à la starostie. Une partie d'un hameau ou d'un bourg devait y être désignée pour faire un Quartier Juif. Mais papa n'a pas dit où cela serait, il était reparti avant les autres. Ils devaient venir nous prévenir, mais personne n'est venu ; peut-être étaient-ils repartis dans la nuit.

14 janvier. — Papa est allé à Daleszyce. Après le dîner, je me suis rendu à la coopérative ; chemin faisant j'ai rencontré une voisine qui m'a dit que la fille de sa sœur est arrivée de Bieliny et qu'elle racontait que l'expulsion était remise au mois de mai. Je me suis réjoui de cette nouvelle et je suis allé chez elle pour mieux m'informer. Elle m'a répété ce qu'elle avait déjà dit. Je suis allé aussitôt à la maison annoncer la nouvelle, ils en furent contents. Le soir, papa est rentré de Daleszyce. Il a dit la même chose pour ce qui était de l'expulsion : elle était remise au mois de mai. Il a dit encore que nous allions recevoir le contingent de farine pour le mois de janvier et qu'il irait le chercher à Kielce le 15 janvier. Je regardais par la fenêtre et j'ai vu une charrette s'arrêter et des gendarmes pénétrer dans la maison. Ils sont entrés et ils nous ont fait sortir pour la corvée de neige ; nous ne savions pas que c'était pour la corvée, nous pensions qu'ils nous conduisaient Dieu sait où. Moi, mon frère et ma tante nous avons filé dans la campagne, car les gendarmes se trouvaient encore devant le magasin. L'oncle, maman et grand-mère les ont suivis. Je ne suis pas allé à la maison, car ils étaient toujours au magasin ; je me suis rendu chez un voisin et j'y suis resté quelque temps. Quand les gendarmes furent partis, je suis retourné à la maison. Maman était partie sans gants, grand-mère également, personne n'avait mangé bien que le repas fut prêt et il faisait très froid. Après avoir mangé, j'ai vu que tous travaillaient à balayer la neige devant notre maison. Un garçon est venu et m'a dit de sortir car les gendarmes perquisitionnaient au village. Je suis allé chez un fermier et celui-ci m'a dit de m'en aller, mais je suis resté. Quand je suis sorti, j'ai vu que la charrette de la gendarmerie repartait. Je suis donc retourné à la maison, tout le monde y était et nous nous sommes raconté ce que nous avons vécu ce jour-là. Les gendarmes ont interrogé maman pour savoir où nous étions allés le matin, puis ils n'y ont plus pensé. J'ai appris qu'ils avaient enchaîné un Juif et qu'ils l'avaient conduit au poste. Ils en avaient enfermé deux autres et ils ont exigé 100 zlotys pour les libérer. Le maire s'est porté garant d'eux et ils ont été relâchés. Je me suis habillé aussitôt et je suis allé aux renseignements. Lorsque je suis arrivé sur les lieux, le prisonnier n'y était plus. Il avait été attaché au traîneau, il devait suivre en courant ; peut-être le fusilleront-ils, comment le savoir. Nous avons passé la soirée tristes et pensifs. Que d'ennemis pour traquer ces pauvres lièvres sans défense. Papa est rentré tard dans la soirée ; il apportait de la farine.

16 janvier. — Le père du prisonnier est venu dans la nuit demander conseil à papa. Mais quel conseil pouvait-on lui donner ? Aujourd'hui nous sommes tous allés à la corvée de neige. Pendant que nous y étions,

une jeune fille est arrivée avec une lettre de Gorno. Dans la lettre il était dit que l'un de ces deux-là qui ont été emmenés la veille avait été fusillé. Il est possible que c'était le Juif, l'autre étant un Polonais. Sa sœur est allée à Bieliny aux nouvelles. Après le dîner, je me suis rendu à la coopérative chercher une ampoule électrique. Sur le chemin de retour, je suis allé voir un Juif. En entrant dans la maison, j'ai remarqué qu'ils avaient pleuré et j'ai deviné que le garçon avait été fusillé. Je n'ai pas posé beaucoup de questions, seulement pour savoir si c'était exact et s'il avait été enterré. Il ne pouvait plus courir après le traîneau, ils l'ont traîné, puis ils l'ont achevé à coups de feu ; telle a été sa destinée malheureuse. Rentré chez nous, j'ai raconté ce que j'ai appris, chacun peut deviner que cela ne les a pas réjouis. Dans la soirée, le maire est venu nous voir. Papa avait acheté un peu de vodka, ils ont bu ensemble, car le maire avait froid... Le maire disait qu'il fallait fusiller les Juifs, parce qu'ils étaient tous des ennemis. Même si je voulais rapporter ne serait-ce qu'une partie de ce qu'il a dit chez nous, je n'en serais pas capable... Aujourd'hui, nous nous sommes rendus de nouveau à la corvée de balayage, et le concierge était le surveillant des Juifs.

17 janvier. — J'ai pensé qu'il n'y aurait pas de corvée de neige aujourd'hui, mais en vain. Après un événement aussi cruel et si affaiblis que nous sommes nous devons nous présenter par un froid aussi rigoureux et balayer la neige.

18 janvier. — Ce matin de bonne heure je suis allé chez le maire pour balayer la neige, mais le maire a dit de ne rien faire ; il n'y avait pas de neige.

19 janvier. — Je suis allé avec mon frère moudre un peu de blé après le déjeuner. Sur le chemin de retour, j'ai vu que des Juifs travaillaient à la corvée de neige près de notre maison et le garde-champêtre les surveillait. Le garde nous a ordonné de nous mettre au travail. Il nous a dit de travailler jusqu'à ce que le maire sorte de la mairie. A 4 heures le maire revenait, il s'arrêta devant le magasin et y entra et le garde-champêtre y alla aussi. Lorsqu'il en sortit il nous dit de nous aligner par rang de deux, de mettre les pelles sur l'épaule et d'avancer. Il a dit que tel est l'ordre du maire et que nous devons obéir. Il nous a conduits tout en haut de la colline, là où il faisait le plus froid et où la bourrasque était la plus violente et il nous a dit de travailler jusqu'au coucher de soleil et lui-même est entré dans une maison. Nous pleurons de froid, nous devons tous rester là jusqu'au coucher du soleil ; puis le garde est venu nous chercher. De nouveau il nous a fait aligner par rang de deux et nous sommes repartis. Quand nous sommes arrivés devant le magasin, le maire y était encore. Bien qu'il fit noir, on ne nous a pas dit de rentrer. C'est seulement dans la soirée qu'il nous a laissé partir après avoir ordonné de nous présenter le lendemain de bonne heure au travail.

20 janvier. — Le matin, maman et l'oncle sont allés chez le maire demander qu'il nous libère tous de la corvée. Ils le lui ont demandé et il leur a dit de ne pas balayer... Papa a été à Kielce pour prolonger son laisser-passer. Il est rentré tard dans la soirée.

22 janvier. — Après le petit déjeuner, je suis allé avec papa balayer la neige. Pendant que nous travaillions, le surveillant d'un autre village est

arrivé et il nous a donné l'ordre de nous rendre sur la route nationale, à 3 km. de là. Papa lui a dit que le maire nous a donné l'ordre de travailler chez nous, alors il s'est mis en colère, il a frappé papa et nous a tous chassés dans la neige. Je n'y suis pas allé, parce que je me suis caché. Papa est allé chez le maire. Le maire a dit de ne pas y aller mais papa y est allé quand même parce que en ce moment n'importe qui peut vous dénoncer à la gendarmerie. Ils n'ont pas travaillé longtemps ; ils y sont allés avant midi et ils sont rentrés à 3 heures.

24 janvier. — Le garde-champêtre est venu nous chercher pour la corvée et nous y sommes allés aussitôt. D'autres Juifs y sont allés également et nous avons nettoyé la route comme une rue. La police qui passait par là a trouvé cela très bien.

28 janvier. — La nuit, la neige a recouvert la route, nous sommes donc allés balayer. Pendant que nous étions au travail, une fille est venue dire que le garde-champêtre a arrêté un Juif et que le maire doit le remettre aux gendarmes car il est interdit aux Juifs de se rendre d'un village à un autre. Maman et l'oncle sont allés prier le maire de le libérer. Maman a eu du mal à convaincre le maire, il a fait payer une amende de 100 zlotys.

1^{er} février. — Ce matin, un taxi est arrivé et s'est arrêté devant la mairie. Nous avons cru qu'il était en panne. Papa est allé à Bodzentyn ; mon frère et moi nous sommes allés à la corvée de balayage. Alors que nous y étions, le taxi a pris le chemin de retour et s'est arrêté à notre hauteur. Un gendarme en est sorti et il a arrangé quelque chose. Un instant après, une jeune fille est passée en disant que les gendarmes ont emmené le maire sans en donner la raison. Un paysan qui s'en allait par là dit que le taxi était parti et que les deux gendarmes sont repartis avec le maire en charrette et en direction de Bieliny. Deux gendarmes sont restés à l'école pour enquêter. J'ai appris que le maire avait été arrêté pour avoir trafiqué avec la farine contingentée. Ils ont emmené aussi le paysan.

2 février. — Depuis le matin il y a de l'animation de ce fait. La plupart des gens sont contents car le maire avait fait beaucoup de mal et surtout aux plus pauvres. Le maire et le secrétaire du district sont arrivés, nous ne savions pas pourquoi. Le soir nous avons appris qu'un nouveau maire a été nommé.

8 février. — Quelqu'un m'a dit que le comité de contingentement et un Allemand allaient perquisitionner à la recherche du blé. Une heure à peine plus tard, la perquisition commençait. Je suis allé balayer la neige et là un garçon m'a raconté que l'Allemand est entré chez un Juif, a fait sortir tout le monde et, trouvant que la maison était sale, il a fait jeter de la neige à l'intérieur. Je n'en croyais rien. Le soir je suis allé là-bas et je me suis rendu compte que c'était vrai. Que tous étaient effrayés et pleins de terreur, on peut se l'imaginer. L'Allemand était allé chez le Juif dont le fils a été fusillé.

9 février. — Aujourd'hui, ils sont allés perquisitionner dans un autre village. Nous avons eu très peur, car ils se sont arrêtés devant le magasin et nous avons pensé qu'ils vont entrer chez nous ; mais ils n'y auraient rien trouvé. J'avais fini de manger quand le concierge est arrivé pour que

j'aille balayer la neige derrière l'école. J'y suis allé. En route je suis entré chez un Juif pour voir si d'autres y allaient. Au moment où j'entrais, un autre Allemand du comité en sortit. Le logement était méconnaissable en raison de la manière dont la perquisition avait été faite. Tous ont été frappés, bien sûr. Le propriétaire était absent, appelé à la corvée de neige ; ils sont allés le chercher, l'ont frappé violemment et lui ont coupé la barbe. Nous avons travaillé jusqu'au soir. Justement papa rentrait de Kielce au moment où l'Allemand et le comité entraient chez nous. Ils n'ont pas perquisitionné très minutieusement. En partant, ils ont exigé qu'on leur donne deux poulets et l'un d'eux a demandé une bouteille d'eau-de-vie. Nous avons été obligés de leur remettre l'eau-de-vie et un poulet seulement. Ainsi les journées passent et toujours dans la crainte et les dépenses.

12 février. — Après le déjeuner, nous sommes allés balayer la neige bien que personne n'en ait donné l'ordre, parce que la route a été recouverte de neige pendant la nuit. J'ai reconnu le garde-champêtre de la commune ; je lui ai demandé où il allait et il a répondu qu'il portait des affiches chez le maire. Quelque deux heures plus tard, le garde-champêtre du village est venu coller une affiche. Ce n'était pas une ordonnance mais une caricature des Juifs. Un juif était représenté qui hachait la viande et mettait un rat dans le hachoir. Un autre versait un seau d'eau dans le lait. Une troisième image montrait enfin un Juif qui travaillait la pâte à pain avec ses pieds et la vermine courait sur lui et sur la pâte. Le titre de l'affiche était le suivant : « **Le Juif est un escroc et votre seul ennemi** ».

Puis cette inscription :

**Arrête-toi et lis, cher spectateur,
Voici comment les Juifs t'ont attaqué
De l'eau sale dans du lait,
Le pain avec la vermine
Est travaillé avec les pieds**

Des gens passaient pendant que le garde-champêtre collait l'affiche et ils riaient si fort que j'ai eu mal à la tête de cette honte que les Juifs connaissent dans le temps présent. Dieu veuille que cette honte finisse au plus tôt.

20 février. — Papa est allé aujourd'hui à Kielce. Il a touché l'attribution de farine, mais la moitié seulement. Il faut s'en contenter.

24 février. — Aujourd'hui papa s'est rendu de nouveau à Kielce pour s'informer de l'expulsion et demander quel jour il fallait venir chercher la farine. Il est rentré tard dans la soirée et il a dit qu'il y retournerait le lendemain. On lui a donné aussi 30 kg. de marmelade et 15 kg. de sucre. Nous étions contents, car nous ne recevions jamais ces produits. Ce serait pour accompagner le café. Nous nous étions réjouis en vain ; tout a été vendu et non distribué ; on avait besoin d'argent en vue d'une action commune.

25 février. — En fin d'après-midi papa est rentré avec la farine. Il y en avait 3 quintaux et seulement pour les expulsés. Pas de farine de blé.

27 février. — Papa a été aujourd'hui à Kielce se renseigner sur l'expul-

sion. Ne pourrait-on pas la retarder ne serait-ce que de deux mois en ce qui concerne les campagnes. Il n'a rien pu faire, les papiers étaient signés.

8 mars. — Le président du Conseil des Anciens a envoyé un mot demandant que papa et les autres viennent à Bieliny. On devait attribuer des logements aux Juifs. Papa y est allé et d'autres aussi. Ils sont rentrés le soir. Chaque Juif devait loger une ou deux familles, suivant le logement. Un Juif s'est disputé avec papa, puis il s'est excusé. Papa a dit qu'il ira le lendemain à Bodzentyn.

9 mars. — Un fermier a pris différents objets dont nous n'avions pas besoin ; en échange il doit nous prêter demain sa charrette. Je suis allé avec mon frère emprunter un traîneau. Nous l'avons amené pour y charger nos affaires. Ma petite sœur doit venir aussi. Lorsque le traîneau fut chargé je suis allé demander qu'on amène le cheval. Papa est rentré après le dîner.

10 mars. — De bonne heure le matin, je suis allé louer la charrette. J'ai engagé un paysan ; il devait venir chercher les affaires à la maison. Rentré à la maison, j'y ai trouvé mon cousin revenu de Bodzentyn. Sur le chemin du retour je suis allé reprendre le poêle de fonte que nous avions prêté à quelqu'un. Puisqu'il fallait déménager, il pourrait nous servir désormais. Dans notre village, il ne se trouve personne qui ne nous prenne en pitié. Certains refusaient de venir chez nous, disant qu'ils ne voulaient pas assister au malheur d'autrui. Notre cousin m'a demandé d'aller avec lui chercher la machine à coudre. J'y suis allé en traîneau en fin d'après-midi. Il a placé le support à machine et un quart de quintal de pommes de terre sur le traîneau et je suis parti. Lui est resté ; je devais revenir. Le souper était prêt quand je suis rentré à la maison. Je ne suis plus sorti, mon frère y est allé à ma place. Après le souper, des paysans sont venus nous voir, parce que nous allions partir. Lorsque j'ai pensé que nous étions obligés de nous en aller, j'ai été obligé de sortir tellement je me suis mis à pleurer. J'ai pleuré dehors pendant plus d'une demi-heure. Un peu calmé je suis rentré à la maison. Les paysans parlaient, deux sont restés qui avaient l'intention d'acheter l'étable. L'un d'eux s'est mis d'accord avec papa ; il viendra demain la démolir.

11 mars. — Mon frère et mon cousin sont partis en avant à Bodzentyn. Le charretier est arrivé à 7 heures. Nous avons commencé à charger. Quand la charrette fut partie, la maison était comme un tunnel. A la campagne on trouve à acheter à meilleur compte qu'à la ville. Maintenant il faudra s'occuper des provisions ; plus tard ce sera plus difficile. Je suis allé avec maman chez un paysan chercher un bout de bois ou tout autre chose qu'on pourrait avoir meilleur marché. Maman a fait échange avec une fermière d'une nappe contre de la nourriture. En route nous avons pris un peu de pommes de terre. Quand nous sommes rentrés à la maison les paysans sont venus démolir l'étable. Maman est restée à la maison et je suis allé récupérer l'argent qu'on nous devait pour la table. Ils n'ont pu démolir l'étable que plus tard, car il n'y avait personne pour les aider. J'ai démoli l'appentis de l'étable ; il y aura du bois à brûler pour plusieurs jours. Quelques heures plus tard il n'y avait plus trace de l'étable. Il faisait

très triste à la maison, j'avais hâte que nous nous en allions. Après le dîner, l'oncle a loué une charrette pour se rendre à Bieliny. Les adieux ont été très pénibles. Je l'ai aidé à charger les quelques affaires. La soirée d'aujourd'hui est très pénible ; il n'y a que papa, maman et moi.

12 mars. — Papa m'a réveillé de bonne heure. Je me suis levé, et papa est allé réveiller le charretier. Papa est revenu aussitôt en disant que le charretier était absent, que nous devons attendre qu'il fasse jour pour en louer un autre ; il n'était que 4 heures. Maman a fait du feu et nous nous chauffions. Il commençait à faire jour quand quelqu'un a frappé aux volets. C'était le charretier que papa était allé réveiller. Il demandait pourquoi papa n'était pas venu le chercher et il disait qu'il était prêt à partir. J'étais content qu'il ne faille pas en chercher un autre.

Nous avons amené le traîneau et nous nous préparions à partir. Une heure après, le charretier amena le cheval. Je suis parti en avant et sans mon brassard. En sortant, j'avais le cœur tellement serré que je ne pouvais prononcer un mot. J'ai marché pendant cinq kilomètres sans en avoir conscience et sans savoir que je marchais aussi vite. Durant tout le trajet la charrette ne parvenait pas à me rattraper. Chemin faisant j'avais bien peur que nous rencontrions quelqu'un, car... Grâce à Dieu nous sommes arrivés heureusement. Tout fut mis en place et nous primes notre petit déjeuner. Après le déjeuner, nous avons monté au grenier toutes sortes de choses inutiles.

13 mars. — Bien que nous soyons de nouveaux venus, tout le monde nous traite bien, sans parler bien sûr de la tante et de l'oncle.

16 mars. — Tout était différent dans notre maison. Il y avait toujours quelque chose à faire, ici je sors dans la rue, et je rentre aussitôt ; qu'est-ce que je ferais dans la rue ? Quelqu'un a dit que quatre Juifs ont été abattus à Krajno alors qu'ils se rendaient à Kielce. Deux personnes ont été blessées à la baïonnette et deux, une femme et son fils, tués. Peut-on vivre sans peur et dans le calme quand on entend toujours de telles horreurs ? On tremble en les entendant.

La gendarmerie est venue aujourd'hui, mais tout fut tranquille. Des amis de Krajno sont arrivés. Certains parce qu'ils avaient peur d'y rester ; une expédition punitive y est arrivée. On prend chaque poignée de blé et quand il n'y en a pas, on frappe cruellement et sans tenir compte si c'est un homme ou une femme. Papa est allé aujourd'hui à Krajno ; il y passera la nuit et demain il se rendra à Kielce.

17 mars. — Je pense à différentes choses. Papa obtiendra-t-il son laissez-passer ? Quand viendra-t-il ? Et s'il ne l'avait pas ? Des pensées me venaient qui n'avaient aucun sens. J'ai attendu papa toute la journée. Je me suis couché et il n'était toujours pas là. Je l'ai entendu rentrer à travers mon sommeil. Je me suis habillé et je suis allé à la cuisine. Papa avait son laissez-passer excepté pour Bodzentyn, et valable seulement les mardis et les vendredis jusqu'au 1^{er} avril. C'est ainsi que l'on s'efforce de rationner les Juifs pour qu'ils meurent de faim. Un kilo de seigle coûte 9 zlotys dans le quartier juif et un kilo de pommes de terre 3,20 zlotys. Tels sont les terribles prix qu'atteignent les articles alimentaires. A présent les plus pauvres mourront de faim.

18 mars. — Aujourd'hui est venu le comité qui répartit les familles juives dans des logements plus vastes. Nous avons été admis dans le logement du locataire de notre tante. Il a commencé par protester mais il a été obligé de céder. Nous avons placé l'armoire et nous faisons là tout notre travail.

19 mars. — Le bruit court que dimanche viendront trois postes de police polonaise et de gendarmerie. Les uns disent que c'est une rafle, d'autres disent autre chose, mais personne ne sait rien. Il est évident que la rafle ne sera pas contre les Aryens mais contre les Juifs. Tous ont peur ; chacun cherche où se cacher et trouver un abri sûr. Mais où peut-on se sentir en sécurité à présent ? Nulle part.

22 mars. — Le dimanche de malheur est enfin arrivé. Les gendarmes et les policiers étaient là, mais pas pour faire une rafle. Nous ignorions la raison de leur présence. Nous attendions on ne savait quoi dans une appréhension terrible. A chaque instant je sortais devant la maison. Tout était calme comme si tous étaient morts ; seuls les gendarmes allaient et venaient. J'ai appris qu'ils perquisitionnaient chez les Juifs. Je n'ai pas eu le courage de m'aventurer dans la rue. S'ils trouvaient des marchandises provenant du marché noir ils les embarquaient sur un camion et ils emmenaient ceux chez qui ils les avaient trouvées. Les prisonniers étaient conduits à Bieliny.

23 mars. — Papa est allé à Krajno pour se faire rembourser quelques zlotys. Nous nous demandions dans une affreuse inquiétude s'il y était arrivé heureusement. Nous avons passé je ne sais combien de temps à penser à cela.

24 mars. — Nous avons attendu papa durant toute la journée, mais il n'est pas rentré. J'étais couché quand quelqu'un a dit que papa était rentré. Je me suis habillé aussitôt et je suis allé dans l'autre logement. Il a fait bon voyage et il a acheté un quintal de pommes de terre qui seront livrées vendredi.

27 mars. — Le matin de bonne heure, papa est revenu avec les pommes de terre, et moi, je suis allé acheter des épluchures pour le paysan. Dans la rue, j'ai vu des hommes qui couraient, j'ai couru aussi. J'ai appris alors que les Juifs qui avaient été arrêtés étaient de retour. Je n'ai rencontré personne en route ; ils étaient rentrés chez eux, je m'y suis rendu. La joie qui régnait est impossible à décrire. Il y avait foule dans le logement, impossible de se retourner. Lorsque tout le monde fut là, ils ont raconté que l'un d'eux a été fusillé pour n'avoir pas avoué.

28 mars. — Un malheur ne suffit pas, il faut que plusieurs s'ajoutent et alors ils écrasent l'homme. Il ne suffit pas que nous soyons des exilés, qui ont presque tout perdu, on a fait sauter le cadenas de l'étable et presque tout a été volé. Au réveil, j'ai entendu notre tante dire que nous avons été cambriolés. Je me suis habillé et je suis sorti. On nous a volé trois oies (deux à nous et une à l'oncle), 15 kg. de seigle, 5 kg. de farine, 8 miches de pain. Seule une oie appartenait à l'oncle, tout le reste était à nous. Il ne manquait que ce malheur dans notre situation critique. Tout ce que nous possédions venait d'être volé ; il ne nous restait même pas un bout de pain. Je ne pouvais pas me dominer tellement j'étais ému ; je

ne pouvais prononcer un mot tant mon cœur se serrait. Notre voisin a dit qu'il ne fallait pas nous lamenter mais agir, car se lamenter ne servirait à rien. Un homme de Plock assistait à cette scène : ma tante a dit qu'il était sorti la nuit et qu'il était complice, mais il a nié. J'ai proposé qu'on aille chez son frère, peut-être trouverait-on les traces. Papa et le cousin y sont allés aussitôt ; ils sont revenus peu après. Il y avait des traces : du sang près de la maison. Nous nous y sommes tous rendus. Pour commencer il ne voulait pas nous laisser entrer sans la police. Mais nous sommes entrés tout de même. Près de la porte il y avait une niche de pain. Nous n'avions pas besoin d'autres preuves. Nous lui avons dit : rends les oies, le seigle, la farine, tout ce qui tu as pris. Il n'a pas nié, il a tout rendu. Il y a de l'agitation, tous venaient voir. Chacun était content quand nous avons remporté les choses à la maison. Il manquait deux miches de pain et les oies étaient égorgées. Avec grand-mère, je suis retourné chez l'homme, nous lui avons repris encore un kilo de pain. Toute la ville est informée du vol. Nous n'avons pas avisé la police, nous n'avons pas voulu en faire une histoire, nous avons seulement averti le Conseil Juif. Mais quelqu'un a prévenu la police et deux agents sont venus. Papa n'a pas voulu qu'ils dressent un procès-verbal, il leur a remis 25 zlotys, et que tout rentre dans le calme. On ne sait jamais ce qu'on peut raconter par la suite.

29 mars. — Quelqu'un est venu aujourd'hui ; on lui a volé un baquet à lessive. Il l'a reconnu chez le même voleur. Plus tard, d'autres sont venus chez lui mais ils n'ont rien trouvé.

2 avril. — Cette nuit, les gendarmes sont revenus, ils ont repris ceux qu'ils avaient relâchés et deux autres au surplus. Nouvelle panique dans le bourg. Vers 11 heures, je suis allé voir ; on les emmenait à Bieliny. Chacun d'eux était assis dans une charrette et la police à ses côtés.

6 avril. — Ce matin, quelqu'un est arrivé de Bieliny et a confirmé ce qui avait été dit la veille : l'un des prisonniers avait été fusillé. Sa femme ni ses parents n'en savent rien pour l'instant, mais lorsqu'ils seront informés quel malheur... Notre situation empire chaque jour : un homme arrêté en dénonce dix autres et toujours plus de personnes trouvent la mort.

10 avril. — Chez nos voisins, le mari et la femme ont été arrêtés il reste deux enfants. Puis nous avons appris que le père a été fusillé et la mère gravement malade expédiée à Kielce. A Slupi, les gendarmes ont arrêté trois Juifs ; on leur a réglé leur compte à Bieliny. Bien sûr qu'ils ont été fusillés. Beaucoup de sang juif a été versé dans ce Bieliny. C'est véritablement un cimetière juif. Quand cette effusion de sang prendra-t-elle fin ? Si ça continue ainsi, la peur fera mourir les hommes comme des mouches. Un paysan de Krajno est venu nous voir. Il a raconté que la fille de notre voisin a été abattue pour s'être trouvée dehors après 7 heures. Je ne peux y croire, mais tout est possible. Une fille comme une fleur et on l'a tuée ; c'est la fin du monde. Il n'y a pas de journées tranquilles. Les nerfs sont complètement épuisés, quand j'entends parler d'un malheur, les yeux me sortent de la tête et la tête me fait mal ; je suis alors épuisé comme après le plus dur travail. Et non seulement moi, mais

nous tous Comme si ça ne suffisait pas que pendant l'autre guerre, les Cosaques aient abattu le père de papa et en sa présence. C'était suffisant pour lui, il n'avait alors que 11 ans. Quand il aperçoit à présent un Allemand, il se cacherait dans un trou tellement il est énervé.

18 avril. — Il fait beau aujourd'hui, ce n'est pas arrivé depuis longtemps. Si seulement on était libre tout serait bien. Mais il nous est interdit de sortir même en ville. Nous sommes comme des chiens qu'on attache. En face de chez nous, il ne reste que deux petits enfants, à côté, le mari a été emmené ; quand on regarde leurs fenêtres on voit aussitôt le deuil. Personne n'y pense plus ; à présent on a de nouveaux chagrins et de nouveaux sujets de conversation. Où qu'on aille, dans les maisons, au café ou ailleurs, les gens ne font que raconter ce qu'on leur a pris, ce qu'on a pris au voisin, etc., etc. Pendant que nous déjeunions, un agent est arrivé avec une sommation de payer 150 zlotys. C'était une amende pour le blé moulu à Krajno et payable sur le champ sinon c'étaient dix-huit jours d'emprisonnement sur place. Maman est allée aussitôt au poste de police, et le commandant a dit qu'il lui laissait le temps jusqu'à lundi. Nous pensions bien que cela ne nous serait pas évité, mais par ce temps pénible il est très difficile de sortir 150 zlotys.

20 avril. — Nous nous sommes levés de bonne heure en vue de moudre pour quelqu'un un peu de seigle. A 8 heures c'était fait. Papa est allé hors de la ville, peut-être achètera-t-il quelque chose. Peu après, mon frère est entré en disant que la gendarmerie arrivait. Il y a eu de l'agitation, je suis allé ranger les meules. Quand les gendarmes sont arrivés, ils étaient accompagnés de ce garçon qui avait dénoncé notre oncle parce qu'il avait une bicyclette ; il est à leur service. Maintenant il est allé dénoncer quelqu'un d'autre. Papa devait aller payer l'amende, mais il n'y est pas allé, les gendarmes se trouvaient là. Puis l'agent est arrivé et c'est à lui que nous avons payé. Nous nous privons de la moindre des choses et il nous faut payer tant d'argent. Si au moins il y avait où le gagner. Pour payer cette amende nous sommes obligés de vendre des vêtements. Tels sont ces temps si pénibles qu'il faut vendre ses propres affaires alors qu'on a été obligé de travailler durement pour les acquérir. Mais tant pis, remercions Dieu qu'il y ait quelque chose à vendre.

22 avril. — Une charrette est venue ce matin chercher la voisine. L'oncle a vendu le fumier et un paysan est venu l'enlever. Justement, pendant que le paysan s'en allait, est arrivé la commission de surveillance. En entrant dans la cour, ils ont fait payer à l'oncle une amende de 20 zlotys, car le délai pour nettoyer les cours était jusqu'au 18. Je ne les ai pas entendus venir, il était déjà 11 heures.

24 avril. — Nous possédions quelques zlotys lorsque nous avons aménagé à Bodzentyn ; nous n'avions pas de gros capitaux, aussi sont-ils épuisés et à présent que nous avons payé cette amende, c'est la fin. Maman a vendu pour quelques zlotys, mais combien de temps dureront-ils ? bien que nous n'ayons pas de grandes dépenses à faire mais tout coûte des centaines de zlotys. Par exemple la saccharine, une bagatelle, le cent coûtait

70 groszis et à présent la pièce vaut 10 gr. Donc rien que pour la saccharine il faut 2 zlotys par jour. Et tout le reste ? Le gagne-t-on ? Combien de temps pourra-t-on vendre les objets ménagers ? Dieu veuille que la guerre finisse au plus tôt, car si cela continue, personne ne supportera une guerre aussi cruelle et ces affreuses tortures.

26 avril. — J'étais à la maison quand il m'a semblé entendre la voix de l'oncle. Tout à coup le voilà qui entre. Nous ne l'attendions pas aujourd'hui. Il a dit aussitôt qu'il apportait un laissez-passer pour papa ; nous en étions très contents. Papa devait se rendre de toute façon à Krajno ; il aura au moins le laissez-passer. L'oncle est allé en ville acheter des choses. De retour il est parti aussitôt avec papa. Au moins nous ne penserons pas autant.

27 avril. — Le président du Conseil Juif de Bieliny est venu chez nous ce matin et a dit que papa a envoyé des pommes de terre de Krajno. Je suis allé les prendre, il n'y en avait pas beaucoup : 25 kg. en tout. Papa est rentré dans l'après-midi et nous a dit d'aller chercher le seigle qu'il a laissé chez un Juif. Quand nous l'eûmes apporté, papa a dit que ce seigle était à nous, celui que nous avions laissé à la campagne. Un Juif est venu nous demander si nous n'accepterions pas de lui moudre du seigle. Je suis allé chez lui et j'ai rapporté 15 kg. de seigle. Il était moulu dans la soirée. Il fallait travailler péniblement pour le moudre, mais il n'y a pas d'autres gains et on ne peut se permettre de mépriser celui-ci. Ce n'est pas la première fois que nous le faisons ; nous le faisons chaque jour et du matin au soir. Avec un travail si dur et qui occupe quatre personnes, on ne peut gagner plus de 30 zlotys. La nuit dernière, il y a eu agression contre une propriété et aujourd'hui vers les 4 heures la banque d'ici téléphonait à la gendarmerie : ils viendront demain.

23 avril. — A l'aube, je suis parti avec papa pour Krajno. Une charrette nous a rejoints en route ; nous y avons pris place. Chemin faisant, je m'imaginai que nous allions à la maison. Je me suis laissé aller à ma rêverie. Mais bientôt j'ai pu me rendre compte que ce n'est qu'une vaine rêverie. Arrivés sur place, papa s'est rendu au village, je l'ai attendu chez notre ancien voisin. Puis je suis allé dans notre maison, papa m'y attendait déjà. Le logement m'a paru aussi étranger que si nous ne l'avions jamais habité. Papa m'a remis de l'argent pour aller payer les pommes de terre. Je courus avec joie le long du sentier que je connaissais bien. Et de nouveau je m'imaginai que j'allais rentrer à la maison, y retrouver mes parents, tout le monde. Mais cette impression s'est vite effacée. De retour je n'ai plus trouvé papa. J'ai fait cuire quelques pommes de terre et j'ai attendu que papa revienne. Je me suis assis à la fenêtre pour me rappeler plus clairement les moments passés ici. Je n'y suis pas resté longtemps ; je me suis senti si triste que je suis sorti de la maison, sinon je me serais mis à pleurer. Je suis allé aussitôt pour me faire rembourser quelques sous, mais en vain... Quand nous étions sur place on pouvait les obtenir plus facilement. J'ai reçu seulement un litre de lait dans deux endroits. Nous en avons bu un demi-litre en mangeant du pain, nous nous sommes reposés et nous sommes repartis plus tôt, car les gendarmes pourraient nous rencontrer. Et bien que nous ayons un laissez-passer, il vaut mieux ne pas les rencontrer. Quand nous entendions le roulement d'une

charrette nous entrions dans la forêt. Pendant que nous nous trouvions dans la forêt, je les ai vus passer.

1^{er} mai. — J'avais rapporté de Krajno quelques touffes de ciboulette. Comme j'ai eu du temps de libre aujourd'hui, je les ai plantées dans des vases. Je n'avais pas terminé que papa m'a appelé pour que j'aie moudre du blé. J'ai laissé tout dehors et mon frère devait mettre de l'ordre. Le travail terminé, je suis rentré au logis. Quand papa fut rentré, il s'est mis en colère contre moi disant que j'avais jeté en vrac du bois dans la remise et il s'est mis à me frapper. Je me justifiai : je n'ai pas eu le temps de ranger le bois, mais il me frappait plus fort. Je me suis mis en colère parce qu'il me battait sans motif. Pour finir, il m'a frappé à plusieurs reprises avec la boucle de sa ceinture ; je me suis mis à pleurer très fort non pas tant de douleur que de colère. Il me reste quelques bleus qui me font très mal. Après ça, papa m'a ordonné d'aller moudre du blé. Comment pouvais-je moudre alors que je bougeais difficilement le bras. Si on n'était pas en guerre, je serais depuis longtemps en apprentissage, mais là il ne me reste que de souffrir. Papa ne m'aime pas, bien qu'il ne me refuse rien quand il y a de quoi. Il fait ce qui serait de son devoir et non ce qu'il faut faire. Pendant toute la journée, il n'a été question que de mon aventure.

2 mai. — La famille de l'oncle est venue chez nous dans la soirée ; ils ont parlé de la correction d'hier. Papa se dispute toujours avec maman parce qu'elle prend ma défense quand il me frappe. Ils se sont même querellés sérieusement. Moi, je pense qu'un ménage ne devrait pas vivre dans une discorde perpétuelle comme celui de mes parents : cela ne date pas d'aujourd'hui.

3 mai. — L'oncle est venu de Bieliny, il a apporté quelques kilos de seigle. Le président de Bieliny est arrivé aussi ; il a remis à papa un laissez-passer valable pour trois jours à partir de demain.

5 mai. — Le bruit court qu'il y aura cette nuit une rafle de Juifs. Papa est absent depuis hier ; il est possible qu'il rentre juste pour la rafle. Nous lui avons écrit de ne pas rentrer aujourd'hui ; justement un garçon de Krajno est venu, nous lui avons remis la lettre.

6 mai. — Terrible journée. J'ai été réveillé vers les 3 heures par du bruit. La police faisait la rafle. Je ne craignais rien ; prévenus, papa et mon cousin étaient à Krajno. Les autres cousins s'étaient cachés. Quelques instants après, j'ai entendu frapper à la porte ; l'oncle a ouvert aussitôt. Un agent polonais et un agent juif sont entrés. Ils se sont mis à chercher. Ils m'ont aperçu et m'on dit de m'habiller, mais l'un d'eux m'a demandé mon âge ; j'ai répondu que j'avais quatorze ans. Ils m'ont laissé. Ils ont cherché un peu mais n'ont trouvé personne. Ils ont emmené seulement deux Juifs de Plock. Bien que je n'aie pas eu peur, je tremblais comme pris de fièvre. Je me suis endormi après leur départ. Le matin, ma cousine m'a réveillé car papa était arrivé avec une charrette. Je me suis habillé rapidement et je suis sorti, papa n'était plus là, parti par peur de la rafle. La charrette avait été déchargée. Tout à coup, j'ai vu arriver un agent de police. Il est entré dans notre cour. Je suis parti

aussitôt, mais jé l'ai entendu crier : « Où sont les pommes de terre ? Rendez ce qui reste ! ». Il criait encore mais je n'ai pu comprendre quoi. Je me suis dit : tout est perdu. Quand on lui eut remis les marchandises, il est parti au poste de police. Papa étant absent, qu'est-ce qui va se passer ? Maman et la tante se sont rendues au poste. J'étais bien triste, tout ce que nous possédions avait été pris ; il nous faudra chercher un bout de pain. Anciel est rentré ; il a dit que papa et mon cousin ont été arrêtés. Je me suis mis à pleurer. Ils nous ont pris papa, ils nous ont pris tout ce que nous possédions de marchandises. Je désirais revoir papa. Nous ne pensions plus aux marchandises. Maman s'est rendue au Conseil Juif pour qu'on fasse relâcher papa. Il est malade, il ne peut vivre sans médicaments. Ce serait terrible, s'il était envoyé dans un camp ! Ils ont dit que papa sera relâché après examen ; nous espérons qu'il serait libéré. Je n'allais pas dans la rue pour ne pas être raflé. Mon frère et Anciel ont porté à manger à papa et au cousin. Anciel, en rentrant, a dit que son beau-frère a été arrêté aussi. La panique était terrible, chacun se cachait s'il en avait le temps ; les familles et les femmes de ceux qui avaient été arrêtés pleuraient affreusement. Comment ne pleurerions-nous pas ? La police de Bieliny participait à la rafle. Quand tout se fut un peu calmé, deux camions sont arrivés ; la plateforme de l'un d'eux était découverte. Je les ai vus et je me suis mis à pleurer à la pensée que papa sera déporté. Papa avait dit à mon frère de lui apporter du linge, de quoi manger et un petit pot. Je pleurais en voyant mon frère emporter tout cela. Pendant ce temps, maman était au Conseil Juif pour faire des démarches ; ils disaient que papa serait relâché. Mon frère est revenu chercher un bonnet chaud, mais il n'en a pas eu le temps... le camion se trouvait déjà sur l'autre place du marché. J'ai sangloté lorsque les camions ont été tout près, j'ai crié : « Papa, où es-tu, que je te voie ! ». Et jé l'ai aperçu dans le dernier camion, il pleurait. J'ai regardé jusqu'à ce qu'il fût disparu au tournant. Je me suis mis à sangloter spasmodiquement et j'ai senti alors combien je l'aimais et combien il m'aimait. J'ai compris que ce que j'avais écrit à la date du 1^{er} mai, c'est-à-dire qu'il ne m'aimait pas, était un véritable mensonge. Qui sait si je n'aurai pas à répondre de ce dont je le soupçonnais et qui n'est pas la vérité. Si, Dieu le veuille, il rentre, je ne serai plus comme ça avec lui. J'ai pleuré longtemps, et quand je revoyais mon papa en larmes, je sanglotais plus fort. On nous a pris ce que nous avions de plus cher au monde ; au surplus il est malade.

8 mai. — On dit qu'il y aura une rafle aujourd'hui parce qu'il manque encore 120 hommes. Tous les hommes sont cachés. Je me tenais dans l'escalier lorsque j'ai vu arriver trois camions et je les ai reconnus ; c'étaient les mêmes que mercredi dernier. Ce fut la panique ; les gens s'enfuyaient dans la forêt ; la police commençait à les arrêter. Notre tante est venue nous dire qu'on arrêtait des garçons de mon âge. J'ai eu peur, mais j'ai compris aussitôt qu'il fallait me cacher. Je suis allé chez une voisine, une Polonaise. Quand j'entendais n'importe quel bruit, je craignais terriblement que la police ne vienne ici. La voisine m'a dit que la police était allée dans la forêt, et pendant qu'elle le disait, on a entendu des coups de feu. Je me suis dit qu'il y avait quelqu'un de tué. Je ne suis pas resté

longtemps chez elle ; les camions sont bientôt repartis. Deux seulement étaient pleins ; le troisième vide. Je suis rentré à la maison ; j'aurais pu y rester en toute tranquillité, personne n'y était même entré. Je ne suis pas sorti de la journée. Le soir, je suis allé prier, car on était vendredi. Les autres fois nous étions allés prier avec papa. Tristes ou gais, nous étions avec lui et maintenant... De retour à la maison, j'étais affreusement triste et comment ne pas l'être, le souper prêt, la table mise, c'était la fête et quand je regardais la place de papa demeurée vide, la tristesse et la peine me déchiraient le cœur...

9 mai. — Maman est allée téléphoner à un ami de Skarzysko. Elle a attendu plusieurs heures pour avoir la communication ; pour finir, on lui a dit de revenir à 2 heures. Ils ne sont pas pressés et ils n'y ont aucun intérêt ; pourquoi seraient-ils pressés ? Si on leur donnait quelques centaines de zlotys, ils s'y intéresseraient mais où prendre l'argent... Il faudrait vendre nos vêtements. Nous ne regretterions rien si papa en sortait sain et sauf.

10 mai. — La police juive a été avisée qu'il manquait encore cinquante personnes. Ils ont commencé la rafle sitôt l'ordre reçu. Je ne suis allé nulle part ; je suis resté à la maison, mais grâce à Dieu, ils n'y sont pas venus. Alors que je me tenais dans l'escalier, un monsieur est entré, il m'a demandé si un certain Rubinowicz habitait là. J'ai dit : « Oui ». Il a laissé son vélo en bas et il est entré chez nous. Il a sorti une lettre de papa et l'a remise à maman. Je lui ai demandé d'où il venait. Il a répondu qu'il était surveillant chef des Juifs à Skarzysko. Il n'a pas apporté de lettres à nous seuls mais à d'autres encore. Il n'est pas resté chez nous longtemps. Un grand nombre de personnes sont arrivées ; chacun voulait connaître les nouvelles. Il n'est pas resté longtemps chez nous ; il est reparti pour remettre les autres lettres. La lettre n'était pas longue ; mais ces quelques mots suffisaient. Papa écrivait rapidement qu'il était en bonne santé, que le travail n'était pas pénible, c'était supportable, et qu'il pensait beaucoup à nous. Il écrivait encore qu'il se faisait du souci pour moi, que je ne me laisse pas arrêter, qu'il fallait bien me cacher. Il demandait qu'on lui envoie quelque chose à boire, ne serait-ce que des petites pâtes dans une bouteille, quelques lettres et une livre de pain. Qu'on lui envoie de l'argent par la poste. Sans doute n'avait-il pas reçu le paquet de l'Allemand, car il n'en parlait pas. Il demandait qu'on vende des effets et qu'on le fasse sortir de là. Papa savait ce qu'il en est, car il indiquait ce qu'il fallait vendre. Maman a fait un petit paquet qu'elle a donné au monsieur. Une amie de ma tante qui vit à Suchedniow est venue dans la soirée pour dire précisément qu'ils pouvaient faire libérer une personne moyennant 500 zlotys. S'il y avait plus de personnes il fallait plus d'argent. Aujourd'hui maman ne peut aller chercher de l'argent, elle ira en emprunter demain.

11 mai. — Maman a un coupon de tissu pour manteau ; elle est allée le vendre ou le mettre en gage. Elle est revenue aussitôt et a remis l'argent à la femme. Celle-ci a pris aussi de l'argent pour quelques autres personnes et elle est repartie. J'attendais le courrier avec impatience, car papa avait écrit qu'il avait expédié déjà deux cartes postales. Une heure plus tard on nous a remis une carte. Papa écrivait qu'il était en bonne santé ; c'était

le jour même où ils étaient arrivés à Skarzysko. Le soir on leur a servi une bonne soupe aux choux ; il a un lit et un logis. Le lendemain, ils sont allés au travail. Il n'écrivait pas lequel. Il travaille douze heures, de 6 heures à 6 heures. Puis on les conduit aux douches. Il demandait si on nous a rendu les betteraves et si nous avions de quoi tourner et quelque chose à tourner, ce qui voulait dire si la meule n'était pas endommagée, puisqu'on nous avait pris les betteraves et les pommes de terre. Il écrivait encore qu'il a beaucoup de peine à être là-bas et qu'il se faisait du souci en se demandant de quoi nous vivrons. Il demandait qu'on lui envoie quelques zlotys pour acheter du pain, ses vieilles pantoufles, quelques gâteaux, de la crème et de la saccharine. Il nous écrivait : « Chers enfants, obéissez à maman ». Cette dernière phrase m'a fait le plus de peine ; peut-être, Dieu le veuille, il rentrera bientôt... Le Conseil a fait savoir que si quelqu'un voulait envoyer un colis, il devait le préparer, car le Conseil Juif devait se rendre le lendemain à Skarzysko. Bien que nous ayons envoyé de l'argent, maman a porté un colis et 20 zlotys. La police juive a fait aujourd'hui une rafle ; j'ai passé presque toute la journée chez un garçon, un Polonais ; j'avais peur de rester à la maison.

12 mai. — Cette nuit la police juive est venue dans notre cour ; ils cherchaient nos cousins, mais ceux-ci étaient absents. Après le petit déjeuner, maman est allée au Conseil remettre un colis et 20 zlotys pour papa. Elle est rentrée en larmes. Quelle que fût la situation avant, maintenant maman est bien plus malheureuse, elle pleure toute la journée. Quant à moi, je n'en parle même plus... Maman a parlé avec plusieurs amis qui sont au Conseil ; ils lui ont dit de se rassurer car si quelqu'un rentre, papa rentrera aussi. Vers midi, j'ai entendu le bruit d'une voiture, mon cœur s'est mis à battre très fort ; on avait dit que vingt-cinq personnes devaient revenir et papa n'était pas parmi eux. J'étais peiné que d'autres reviennent et non pas mon père. Lorsque la voiture se fut arrêtée, on descendit d'abord les malades, puis les autres. Un Juif de Plock qui habite dans notre maison est rentré. Je lui ai demandé quel était leur travail, s'il avait vu papa ; je l'ai interrogé sur tout. Il m'a dit qu'il a vu papa, que celui-ci pour le moment ne souffre pas de la faim. Le travail est pénible ; ils abattent des arbres et déracinent les souches. On leur donne chaque jour douze décagrammes de pain, du café noir et beaucoup de soupe ; on peut être rassasié avec cette nourriture. Les lits sont bons, et papa est avec notre cousin. Le voisin m'a montré quelques bleus sur sa figure, des coups de fouet ; on les surveille au travail. Je me suis mis à pleurer pendant son récit : pourquoi papa connaît-il un sort si terrible, l'aurait-il mérité chez le bon Dieu.

13 mai. — Dès le matin, maman est allée s'informer si le colis avait été remis. Papa n'a pas envoyé de lettre. Au Conseil on a dit à maman que tout lui a été remis. Nous nous sommes demandés pourquoi il n'a pas envoyé de carte postale. Mais s'il n'a rien écrit, ça ne sert à rien de se faire du souci puisque nous ne savons rien.

14 mai. Un membre du Conseil a interpellé maman dans la rue ; il lui a remis un paquet que papa a envoyé et qu'ils ont oublié hier de remettre à maman. Papa envoyait du linge à laver ; les cousins également. Le paquet contenait encore trois lettres. Papa écrivait qu'il a de la peine

parce que nous ne lui écrivons pas ce que nous envoyons ou toute autre chose. Apparemment, on n'a pas remis de lettre à papa. Il écrivait que je dois me cacher car il y aura encore des rafles ; il m'ordonne de m'habiller en fille. Il demandait qu'on lui envoie quelques zlotys mais disait qu'il ne savait pas où nous les prendrions et qu'il ne savait pas non plus où nous en prendrions pour nos dépenses. Il indiquait ce qu'il y avait à vendre et aussi qu'il fallait l'aider aussitôt que possible. J'ai pleuré sur cette lettre si triste. Un peu calmé, je suis allé lire les lettres des cousins. Ils écrivaient la même chose que papa et demandaient qu'on les sauve. En lisant ces lettres, je me suis dit que nous étions en liberté (je souhaite une liberté pareille aux chiens, mais tout de même nous sommes plus heureux ici que papa là-bas). Peut-être que papa a besoin d'un quignon de pain. Ah c'est terrible...

15 mai. — Plusieurs camions sont arrivés à 4 heures du matin. Nous avons cru qu'on allait nous expulser tous. Cette peur m'a donné d'horribles coliques et j'ai été obligé de sortir. A peine avais-je ouvert la porte que j'ai aperçu un Allemand de l'autre côté de la rue et qui me regardait. Je ne suis pas sorti, j'ai laissé la porte ouverte. J'avais très peur, j'avais peur qu'il entre chez nous. Il n'est pas resté longtemps, il est parti aussitôt. Personne ne quittait son logement, et tout au plus sortait devant le porche, mais pas dans la rue, et cela dans une crainte perpétuelle. J'étais à la fenêtre lorsque j'ai aperçu une charrette avec des Allemands et des civils menottes aux mains. Une deuxième charrette suivait, puis une troisième. Sur toutes il y avait autant d'Allemands que de civils. Les Allemands étaient armés, casqués ; ils avaient des grenades et des mitrailleuses. Nous nous sommes un peu rassurés en voyant qu'on nous laissait en paix. Puis j'ai entendu la police juive qui entrait chez l'oncle. Ma sœur est arrivée et a dit que la police venait saisir l'armoire, car l'oncle n'avait pas payé les impôts au Conseil. La police a fait venir une charrette et a sorti l'armoire. Tous protestaient mais en vain ; la police a sorti l'armoire. Quand elle a été chargée sur la charrette, l'oncle s'est mis en colère et il a arrêté la charrette. Un agent s'est approché et a bousculé l'oncle ; celui-ci l'a frappé et ils se sont battus. Tous se sont approchés et ont essayé de les séparer ; ils criaient. En voyant cela, la gendarmerie s'est mise à tirer. Je regardais tout cela et me disais qu'il y aurait des victimes. Les balles sifflaient au-dessus des têtes ; l'une a pénétré dans le logement de l'oncle. Un Allemand est entré chez nous, il a ouvert la porte avec une telle violence que la vitre est tombée. Il a demandé où était l'oncle et il est sorti aussitôt. Il l'a cherché et ne l'a pas trouvé. Une demi-heure plus tard est arrivée la police polonaise et l'oncle a dû payer 100 zlotys d'amende. Une panique terrible a régné pendant la fusillade ; chacun pensait que tout va sens dessus dessous. Les Allemands sont repartis dans l'après-midi ; une voiture devant ; dans la voiture qui suivait des Polonais menottes aux mains et pour finir une voiture avec des Allemands ; c'est ainsi qu'ils les ont emmenés.

20 mai. — On nous a remis une lettre de papa ; il a écrit quatre pages plus un bout. Il décrit tout en détail ; il s'est présenté sept fois déjà devant le médecin ; celui-ci ne veut pas le libérer. Demain soixante-cinq malades

seront renvoyés, peut-être viendra-t-il avec eux. Papa demandait, pour le cas où il ne serait pas rentré, qu'on lui envoie du pain, des pommes de terre et d'autres choses. Nous attendions le lendemain dans l'impatience. Cette nuit une vache a été volée chez un fermier. La police a été prévenue ; elle a commencé les recherches. Les traces conduisaient chez un Juif. On a trouvé chez lui la tête de la vache et 40 kg. de viande. Il a été arrêté aussitôt. Tout le monde est en colère contre les Juifs. Il ne suffit pas qu'on nous persécute de tous les côtés, il faut qu'un Juif ose voler une vache. Il ne nous manquait que ça.

21 mai. — A 9 heures et demie, une auto est arrivée amenant des Juifs. Lorsque je l'ai vue, mon cœur s'est mis à battre très fort. Peut-être papa était-il rentré. L'auto s'est approchée, j'ai cherché papa ; je ne l'ai pas vu. J'ai couru derrière l'auto, elle s'est arrêtée devant le Conseil. Tous sont sortis ; papa n'y était pas. Je me suis mis à pleurer que tant d'hommes soient arrivés et non papa. Certains sont tout à fait en bonne santé et ils sont rentrés. J'en fus très affecté. Papa a écrit à des amis en demandant qu'ils lui envoient quelques pommes de terre, du pain, des pâtes toutes cuites et de la semoule. Nous avons aussitôt préparé le colis et nous l'avons remis au chauffeur. Nous avons complètement oublié que c'est aujourd'hui que commence la Pentecôte ; nous n'avons rien préparé, tant nous étions absorbés par autre chose. Jamais encore papa ne s'est trouvé absent un jour de fête ; aujourd'hui non seulement il est absent, mais il est au camp.

22 mai. — Pendant que j'assistais aux prières, j'éprouvais un grand besoin de voir papa. J'ai vu les autres garçons auprès de leurs pères. Quand ils ne savent pas quelque chose pendant les prières, leurs pères le leur montrent. Et moi, qui me le montrera... Seul Dieu peut me donner une pensée juste pour que je suive le bon chemin... Jamais encore je ne me suis senti aussi triste pendant les prières. Mais quand aurais-je pu l'être ? Dieu veuille que papa rentre bientôt et en bonne santé.

23 mai. — Aujourd'hui on a conduit en prison ces Juifs qui avaient été arrêtés pour le vol de vache. Un innocent a été relâché.

25 mai. — L'oncle de Bieliny est arrivé le matin de bonne heure. Il nous a raconté aussitôt qu'il a payé une amende de 20 zlotys ; en ces temps si durs il ne les gagne même pas. Il a payé l'amende parce qu'ils allaient à plusieurs et qu'un Juif n'avait pas de laissez-passer. Heureux encore qu'il n'ait pas été arrêté. L'oncle n'est pas resté longtemps, il est rentré aussitôt. On a annoncé aujourd'hui que le Conseil se rendrait demain à Skarzysko. Nous n'envoyons pas de colis spécial, mais de l'argent ; peut-être le Conseil distribuera-t-il du pain. Nous avons envoyé un tout petit paquet que nous avons mis dans le colis de la cousine.

27 mai. — Mon frère a apporté du Conseil un colis et une lettre pour nous. Papa envoyait son sweater, son écharpe, son linge chaud et une chemise de couleur propre ; il demandait du linge blanc. Il demandait pourquoi nous ne lui écrivions pas ; son plaisir c'est quand il reçoit une lettre de la maison. Il la relit plusieurs fois dans la journée. Demain il allait se présenter devant la commission, il ne pourrait pas travailler. Papa écrivait encore que la faute de ce qui est, incombait à Abraham.

Il demandait encore qu'on lui envoie de quoi manger et non pas de l'argent, car là-bas tout était cher. Il s'inquiétait de tout : avions-nous du bois, des pommes de terre. Est-ce que, Dieu nous garde, nous avons de quoi manger. Il demandait où nous prenions l'argent pour tout ça ; il serait plus tranquille s'il savait que nous avons ce dont nous avons besoin. Il y pense la nuit et ne peut pas dormir. Il nous dit de lui envoyer sans faute de l'argent ; il se débrouillera plus facilement quand il en aura. S'il en avait eu la semaine dernière, il serait rentré avec le deuxième groupe. Papa écrivait qu'il nous envoie une lettre chaque semaine et que nous ne lui répondons pas. Il écrit cela alors que nous n'avons reçu aucune lettre par la poste. Je lui ai écrit aussitôt et porté la lettre à la poste et justement le courrier est arrivé. Le facteur nous a remis une lettre de papa et deux cartes postales. Il y écrivait la même chose que dans sa lettre précédente. Mais dans cette lettre il demandait si nous nous sentions mieux quand il était présent avec sa nervosité ou sans elle ?

29 mai. — Aujourd'hui des bandits ont attaqué Wzdole. Quand la police est arrivée, ils ne se sont pas enfuis, mais ils ont tiré et la police a dû se cacher. Et eux ils sont repartis dans la forêt. On a téléphoné à Kielce pour appeler la gendarmerie, et quelques heures plus tard deux autos sont arrivées. Les gendarmes sont allés à Wzdole mais ils n'ont pris aucun bandit. Aujourd'hui nous avons reçu une carte postale de papa et une de l'oncle de Kielce. Papa n'a écrit rien d'intéressant, sauf qu'il espérait qu'il reviendrait bientôt. L'oncle non plus n'a rien écrit d'intéressant.

Après que les gendarmes de Kielce furent repartis, il en est resté encore huit de Bieliny. Un gendarme qui passait près d'une cour a vu une Juive qui courait. Il lui a donné l'ordre de s'arrêter ; elle n'a pas obéi mais a continué à fuir. Comme elle n'a pas voulu s'arrêter, il a tiré sur elle et l'a touchée du premier coup. Puis il a ordonné de l'enterrer là où sont enterrés tous ceux qui ont été abattus. Quel sort terrible que celui de cette femme : être tuée sans aucune raison. Elle avait six enfants. Pendant qu'elle était écroulée dans la cour, il leur a interdit de s'approcher d'elle. Et quand l'un d'eux se mettait à pleurer, il le frappait.

31 mai. — Une annonce a été affichée aujourd'hui qu'on allait changer les ouvriers de Skarzysko. Soixante personnes devaient se présenter au Conseil avant le 4 juin ; ceux qui seraient choisis recevraient des cartes. Dans ce cas-là, Dieu le veuille, papa reviendra. Ces soixantes personnes y vont seulement pour sept jours.

1^{er} juin. — Journée de joie. Nous espérions une lettre de papa, mais elle n'est pas arrivée. Seule une carte postale est arrivée de mon cousin avec des salutations de papa et rien de plus. Nous avons préparé un gros colis pour papa, car le Conseil se rend demain à Skarzysko. Nous avons emballé un veston léger, du linge, des pantoufles, un peu de pommes de terre, du pain, quelques menus objets. J'attendais dans l'impatience que ce soit le 3. qu'une lettre arrive de papa ; peut-être a-t-il quelques chances de rentrer à la maison. Je suis allé dans la soirée chez le voisin pour confectionner des galoches à ma sœur. Pendant que j'y travaillais, j'ai entendu arriver une auto, on chantait, j'ai pensé aussitôt que c'étaient les Juifs qui rentraient de Skarkysko. J'ai couru dehors et il m'est apparu

que c'étaient eux qui rentraient. De loin on les voyait agiter les bras et les casquettes ; j'ai vu mon papa qui faisait des signes aussi. J'ai laissé mon travail et j'ai couru après l'auto. Je suis arrivé au même moment que la voiture. J'ai pris aussitôt le baluchon de papa et il est descendu de l'auto. Maman m'a pris le baluchon et moi je me suis rendu au poste pour rechercher le colis. Rentré à la maison, je ne pouvais même pas dire bonjour à papa tant j'étais heureux. Personne ne peut imaginer notre joie. On ne peut l'imaginer que si on l'a éprouvée soi-même. Personne ne s'attendait à ce qu'ils reviennent aujourd'hui. Tout était comme dans un film : nous avons vécu tant de choses en une seconde presque. Beaucoup de personnes sont arrivées ; chacun voulait entendre une bonne nouvelle. Papa est rentré avec une main blessée ; c'est pour ça qu'il a été libéré... J'ai eu très peur d'abord ; j'ai pensé que c'était une blessure grave. Il m'est difficile de noter tous les récits de papa. Je commencerai par le début : la première semaine a été la plus dure ; puis il s'est accoutumé. Le travail n'était pas si terrible, c'est la discipline qui l'était. Quand quelqu'un chantait faux ou ne marchait pas au pas, il recevait des coups de fouet. On sonnait le réveil à 4 heures du matin, et le travail cessait à 5 heures de l'après-midi. Treize heures sans pouvoir s'asseoir ; celui qui s'asseyait était frappé horriblement. Les récits ne finissaient pas ; nous sommes restés jusqu'à 2 heures de la nuit ; impossible de tout décrire. Papa n'a pas mauvaise mine ; il mangeait à sa faim. Dans ma joie, j'ai oublié de noter un fait important et des plus horribles. Ce matin, deux Juives se sont rendues à la campagne : une mère et sa fille. Par malheur elles ont rencontré des Allemands de Budki lesquels allaient à Bodzentyn chercher des pommes de terre. Quand les femmes ont vu les Allemands, elles se sont mises à courir, mais les Allemands les ont rattrapées. Ils voulaient les fusiller dans le village, mais le maire ne l'a pas permis. Ils sont allés dans la forêt et là ils les ont assassinées. La police juive s'est rendue dans la forêt chercher les corps pour les enterrer au cimetière. Quand la charrette est rentrée, elle était tout ensanglantée.

TEXTE REPRODUIT AVEC L'AUTORISATION DU B.I.P.

(Les Cahiers du Petit David ayant été découverts en plusieurs fragments, leur totalité, définitivement reconstituée paraîtra prochainement aux Editions Laffont.)

DIFFUSER CE CAHIER

c'est contribuer au combat nécessaire contre l'anti-sémitisme et le racisme.

**Faites parvenir au
M. R. A. P.**

15, rue du Faubourg Montmartre, Paris-9^e, les adresses des personnes à qui vous souhaitez le faire lire. Joignez **8 timbres à 0,25 NF** pour chaque adresse, et nous l'envverrons aussitôt.

Le M. R. A. P.

Fidèle aux plus généreuses traditions de ce pays, soucieux d'empêcher le retour des horreurs que nous avons connues naguère, le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) dénonce et combat toutes les manifestations de l'antisémitisme et du racisme.

Il appelle à s'unir et à agir ensemble tous ceux qui veulent voir triompher les nobles idéaux de fraternité et d'égalité entre les hommes, d'amitié entre les peuples.

LE COMITÉ D'HONNEUR DU M.R.A.P.

Président : **Léon LYON-CAEN**, Premier Président Honoraire de la Cour de Cassation

Robert ATTULY , Conseiller Honoraire à la Cour de Cassation.	Pasteur André DUMAS .	Louis MARIN , ancien Ministre, Membre de l'Institut.
Caude AVELINE , Ecrivain.	Adolphe ESPIARD .	Jeanne LEVY , Professeur à la Faculté de Médecine.
Albert BAYET , Professeur honoraire à la Sorbonne.	Yves FARGE . †	Jean PAINLEVE , Cinéaste.
Jean CASSOU , Directeur du Musée d'Art Moderne	Francisque GAY , Ambassadeur de France, ancien Président du Conseil.	Pierre PARAF , Ecrivain.
Aimé CESAIRE , Ecrivain.	Jacques HADAMARD , Membre de l'Institut.	Marcel PRENANT , Professeur à la Sorbonne.
Pierre COT , ancien Ministre.	André HAURIUO , Professeur à la Faculté de Droit.	Françoise ROSAY , Artiste dramatique.
Docteur Jean DALSA-CE .	Frédéric JOLIOT-CURIE , Prix Nobel, Professeur à la Sorbonne. †	Armand SALACROU , de l'Académie Goncourt.
Louis DAQUIN , Cinéaste.	Joseph KESSEL , Ecrivain.	Marc SANGNIER . †
Hubert DESCHAMPS , Professeur à l'Institut d'Ethnologie.	Pierre LAROCHE , Cinéaste.	André SPIRE , Ecrivain.
Henri DESOILLE , Professeur à la Sorbonne.	Alain Le LEAP .	Edmond VERMEIL , Professeur à la Sorbonne.
DREYFUS - SCHMIDT , ancien Député.	Michel LEIRIS , Ecrivain.	Chanoine Jean VIOLLET . †
	Amiral MUSELIER , ancien Chef des Forces Françaises Navales Libres.	Docteur Pierre WERTHEIMER , Professeur à la Faculté de Médecine.

Devenez un AMI DU M.R.A.P. !

- Pour soutenir l'action nécessaire contre le racisme et l'antisémitisme,
JE SOUSCRIS LA SOMME DE FRANCS.

- Je désire souscrire :
 - un abonnement (7,5 NF)
 - un abonnement de soutien (15 NF)
 à l'organe du M.R.A.P., **DROIT ET LIBERTE**.
(Rayez les mentions inutiles.)

- Désireux de faire connaître le M.R.A.P. autour de moi, je vous prie de m'adresser exemplaires de votre dépliant sur les activités du Mouvement, spécimens gratuits de « DROIT ET LIBERTE », cartes d'Amis du M.R.A.P.

- Conscient de la nécessité de l'action du M.R.A.P., je souhaiterais :
 - y participer activement []
 - être convoqué à ses réunions publiques []
 (Indiquez votre choix par une croix.)

Recopiez ou remplissez un ou plusieurs des cadres ci-dessus ainsi que celui-ci :

Adresse
Nom Prénom
.....

A adresser au M.R.A.P. ou à « DROIT ET LIBERTE », 15, rue du Faubourg Montmartre, PARIS-IX'

(Les fonds peuvent être versés par chèque bancaire ou par C.C.P. au compte de « Droit et Liberté » : 6670-98 Paris.)

Lisez, faites connaître, diffusez

Droit et **L**iberté

CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME POUR LA PAIX

IL INFORME avec précision dans ses articles et ses enquêtes, sur tous les aspects du racisme et de l'action antiraciste.

IL ARGUMENTE pour réfuter les mensonges, les calomnies, les erreurs qui engendrent l'intolérance, les incompréhensions entre les hommes et entre les peuples.

IL COMBAT sans faiblesse tous ceux qui excitent à la haine raciste et antisémite.

IL UNIT tous les gens de cœur désireux de servir l'idéal démocratique, la fraternité, la paix.

IL PUBLIE chaque mois les textes d'éminentes personnalités de tous les horizons.

abonnez-vous à

Droit et Liberté

LE JOURNAL DE TOUS LES ANTIRACISTES

Le numéro 0,75 NF
Abonnement d'un an 7,50 NF
Abonnement de soutien 15 NF

DROIT et LIBERTE, 15, Faubourg Montmartre, Paris-9^e
C.C.P. 6070-98 PARIS

Supplément au numéro 189 de

Droit **L**iberté

organe du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.),

15, rue du Faubourg-Montmartre, Paris-9^e. Tél. : PRO 82-78. C.C.P. 6070-98.

S.P.E.C. Châteauroux

Directeur de Publication : S. BIANCHI